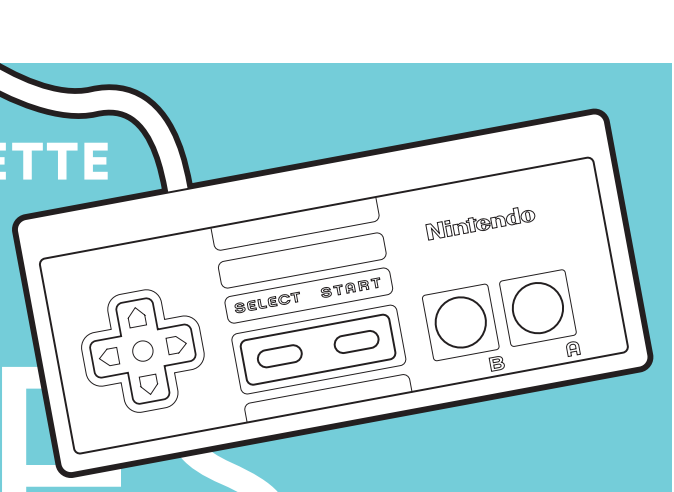
ARTS SPECTACLES

OUPS **JOUER SANS MANETTE AVEC NINTENDO**
PAGES 9 À 12



LECTURES

***L'APPAREIL* : BOUFFE ET BD**
LES ÉDITIONS DE LA PASTÈQUE PAGE 13

77E SOIREE DES OSCARS

DEPUIS QUE LE FILM *THE AVIATOR* A RÉCOLTÉ 11 NOMINATIONS AUX OSCARS, UN MOT D'ORDRE CIRCULE À HOLLYWOOD : INTERDICTION DE MENTIONNER MONTRÉAL. LE DIRECTEUR ARTISTIQUE **CLAUDE PARÉ, QUI A SUPERVISÉ LA RÉALISATION DE 70 % DES DÉCORS DE *THE AVIATOR*, EN SAIT QUELQUE CHOSE.** DE PASSAGE À HOLLYWOOD DERNIÈREMENT, ON LUI A GENTIMENT DEMANDÉ DE TAIRE LES ORIGINES MONTRÉALAISES DU FILM DE MARTIN SCORSESE. CELA POURRAIT NUIRE À SES CHANCES AUX OSCARS. CLAUDE PARÉ N'A PAS INSISTÉ. IL SAIT LE TRAVAIL TITANESQUE QU'IL A ACCOMPLI AVEC 500 AUTRES QUÉBÉCOIS SUR *THE AVIATOR*. C'EST TOUT CE QUI COMPTE.



PHOTO ARMAND TROTTIER, *LA PRESSE*©

«La différence entre Martin Scorsese et les autres, c'est le souci quasi maniaque qu'il porte à chaque chose», dit Claude Paré, qui a travaillé à la direction artistique de *The Aviator*.

CLAUDE PARÉ

DERRIÈRE LE DÉCOR DE *THE AVIATOR*



NATHALIE PETROWSKI
RENCONTRE

Ne cherchez pas Claude Paré ce soir aux Oscars. Il ne sera pas assis dans la salle du Kodak Theatre à côté du concepteur visuel Dante Ferretti ni derrière le cinéaste Martin Scorsese. Il sera plutôt chez lui, dans le Vieux-Longueuil, avec sa femme et leurs jumelles de 14 ans. Même si *the Aviator* devait gagner l'Oscar de la meilleure direction artistique, Claude Paré n'aurait pas eu à se lever ni à monter sur scène pour remercier les distingués membres de l'Académie. Son nom est le troisième sur la liste. Il a été sacrifié pour les besoins de la rapidité et de l'efficacité télévisuelles.

Il n'en demeure pas moins que si jamais son patron, Dante Ferretti, gagne l'Oscar pour la meilleure direction artistique, ça sera comme si le Québécois le gagnait lui aussi.

«Mais j'en doute, s'empresse d'ajouter Claude Paré, rencontré à l'Express. J'en doute parce qu'il y a en ce moment une énorme hostilité à l'endroit de ce qu'ils appellent les *runaway productions* : les productions en fuite réalisées ailleurs qu'aux États-Unis. L'affaire est rendue tellement politique qu'on est prêt à récompenser un film moins bon mais tourné aux États-Unis plutôt qu'un film exceptionnel tourné à Montréal.»

Claude Paré en a eu la preuve au neuvième gala annuel de la guilde des directeurs artistiques qui se tenait au Beverly Hilton, début février.

Dante Ferretti étant retenu à Londres, Miramax a délégué Claude Paré au cas où *The Aviator* gagnerait ce soir-là. Mais c'est le film *Lemony Snicket's* avec Jim Carrey qui a remporté le prix de la meilleure direction artistique. Le lauréat, Rick Heinrichs, s'est avancé sur scène en déclarant : «Notre film a été réalisé selon la bonne vieille méthode américaine : entièrement en studio et entièrement à Hollywood.»

La salle s'est mise à l'applaudir à tout rompre. Pour Claude Paré, ce fut le signe incontestable que le film de Martin Scorsese partait perdant aux Oscars malgré ses 11 nominations. Le signe aussi que les qualités indéniables de ce film sur la vie du magnat Howard Hughes n'ont pas réussi à effacer son passé louche ni ses stigmates montréalais.

› Voir **PARÉ** en **8**

Mythologie urbaine dans le cinéma américain



DANY LAFERRIÈRE
CHRONIQUE
COLLABORATION SPÉCIALE

C'est un cinéma qui carbure le plus souvent au présent de l'indicatif. Il a du mal avec le passé. Faut dire que c'est un passé si récent que l'Américain semble le porter sur son dos partout où il va. L'Amérique ressemble à une grosse cylindrée sans rétroviseur, roulant à toute allure sur la route de l'Histoire. Devant une Europe proprement médusée par ces siècles qu'elle a accumulés comme des jetons de casino, la jeune Amérique préfère croire que le passé n'est qu'une invention du Vieux Continent. Il y a des moments aux États-Unis (la mort de Kennedy ou la guerre du Vietnam), mais le temps lui-même n'existe pas. Les êtres et les choses semblent se trouver sur un même plan (entendons-nous, je n'insinue pas qu'il n'y a pas de classes sociales) comme dans une peinture naïve. D'où cette impression que la grosse cylindrée vient de surgir de nulle part pour foncer sur nous.

Le cinéma américain en 10 mythes urbains :

LE TEMPS — Le temps est bien l'affaire du roman européen qui s'est complu pendant des siècles dans ce fluide passé simple. Le cinéma américain a toujours eu des problèmes avec le flash-back qui ne fait, selon lui, qu'alourdir le récit (on ne l'utilise que dans les situations de traumatisme psychologique). Le cinéaste américain ressemble à ce chauffard qui rentre chez lui, à l'aube, après une nuit de beuverie. Il ne lève jamais le pied de l'accélérateur, même quand il s'enfonce dans une ruelle sombre. On le voit tourner parfois en rond (sans jamais baisser le régime), mais il finit toujours par arriver à la maison. L'impression que si on quitte l'écran des yeux une seconde, il y aura un accident. Cette atmosphère crée un présent de l'indicatif si chaud qu'on a la sensation que tout se déroule devant nous — en direct.

LES GENS — Quand j'ai commencé à aller au cinéma, c'était encore l'affaire des rois (beaucoup de films français se passaient à la cour du roi), et des dieux (la mythologie grecque étant surexploitée). Puis la Nouvelle Vague est arrivée, mais ce fut un cinéma trop criblé de références littéraires et souvent marqué par son milieu. C'est dans un film américain que j'ai vu pour la première fois des gens qui n'étaient portés que par leur simple histoire personnelle. Aucune justification par le sang ou la culture. Juste la vie palpitante qui se déroulait devant nous.

› Voir **LAFERRIÈRE** en **4**

POUR TOUS LES AFFAMÉS D'AMOUR
Les soupes célestes
JACQUES SAVOIE
Roman • 280 pages • 24,95 $
FIDES
www.editionsfides.com

Rencontre avec Christophe Girard

Le semeur de Nuits blanches

D'abord Paris, ensuite Bruxelles, Rome, Montréal et bientôt Helsinki



DANIEL LEMAY

Figure de proue des verts en France et en Europe, il dirige aussi la stratégie du groupe LVMH (Moët & Chandon, Hennessy, Louis Vuitton), leader mondial du luxe. Il conjugue ses intérêts de viticulteur à Gigondas (Haut-Vaucluse, 656 hab.) à ses responsabilités de maire adjoint de Paris et responsable de la Culture, une direction comptant 4000 fonctionnaires.

Le même homme qui se bat pour l'homoparentalité, le droit à l'euthanasie et la réforme du système carcéral français — et qui admet s'en fumer un petit de temps à autre — a ouvert aux artistes contemporains « le seul espace qui reste : la nuit ». Rencontre avec Christophe Girard, créateur de Nuit blanche et bagarreur *soft*.

« Une capitale culturelle ne peut vivre que si elle peut accueillir les nouveaux artistes et les faire découvrir. » Dans sa suite du Reine-Élizabeth, Christophe Girard pose le postulat avant de se demander, de la même voix calme, quelle idée il a eue de mettre une cravate... Le foulard, il le sait, aurait été plus approprié pour cette frisquette Nuit blanche qui a clôturé ce matin le sixième festival Montréal en lumière.

« Une capitale culturelle ne peut vivre que si elle peut accueillir les nouveaux artistes et les faire découvrir. »

« À la différence de Paris, Montréal tient sa Nuit blanche dans le froid et offre des activités tant à l'extérieur qu'à l'intérieur », souligne-t-il, ajoutant qu'à Paris, il avait arrêté son choix sur le premier week-end d'octobre après une étude des données météo des 10 années précédentes. La même étude, ici, aurait mis la Nuit blanche dans la première de juillet... « Nous venions d'être élus et (le maire) Bertrand Delanoë m'avait donné comme mission de trouver un moyen de mieux partager la culture. »

Tout en appliquant les principes d'efficacité et de gestion des énergies propres à l'entreprise privée : « Le mythe populaire voudrait que les fonctionnaires ne travaillent pas. C'est faux : ils travaillent très bien. Nous leur demandons juste d'aller un peu plus vite. Notre approche, basée sur la confiance toujours, consiste à démontrer qu'il ne saurait y avoir d'efficacité sans échéances. »

Il y avait donc cette volonté, politique, et tous ces lieux, historiques, grandioses, parties glorieuses, dans des cas comme le Louvre ou Versailles, du patrimoine culturel mondial. Mais qu'y faire ? « Nous ne voulions pas d'une ville-musée. Nous voulions juste permettre au citoyen de se réapproprier son espace, de cesser d'être un simple locataire de sa vie et de sa ville. Cette ville qui, en ces temps de fixation sur la sécurité personnelle, fabrique des citoyens stressés, *pognés* », lance en souriant cet ami personnel de Robert Charlebois et de sa femme, Laurence. En plus du québécois, Christophe Girard parle anglais, japonais, italien « et un peu français ».

Le maire Delanoë aimait l'approche, donc, basée sur l'avant-garde artistique, l'originalité, la surprise, la gratuité. Le nom, par contre — le blanc de « blanche », potentiellement exclusif —, lui inspirait certaines réserves. Son adjoint le convainc du contraire et Paris vit en octobre 2002 sa première grande Nuit blanche. Une première dramatique, au cours de laquelle Bertrand Delanoë, dans les salons de l'hôtel de ville, est poignardé par un désaxé homophobe. « Quand on l'a emmené sur la civière, il m'a dit : *Il faut que Nuit blanche continue. Cet incident aurait pu se produire n'importe quand et n'importe où.* »

Et Nuit blanche a continué. Dans différentes villes et sous diverses appellations : *Les Portes de la nuit* à Bruxelles, *Notte Bianca* à Rome. Paris n'exige pas de droits d'auteur mais Christophe Girard se dit honoré qu'on le consulte et qu'on l'invite : « Nuit blanche est une bonne idée que nous sommes heureux de partager. »

Ici, Montréal en lumière a gardé le nom d'origine pour l'événement qui, en termes de participation populaire, définit le mieux ce festival composite, qui souffre encore d'un manque, au plan de l'unité de lieu. L'an dernier, 100 000 personnes s'étaient promenées entre les quelque 30 espaces de cette vivifiante manifestation multidisciplinaire. Bang nocturne dans la ville nordique. Février était vaincu... Michel Labrecque, PDG de Montréal en lumière, avait éclaté en larmes le lendemain. Qu'en sera-t-il cette année ?

« L'an prochain, dit le globe-trotter et citoyen du monde, nous allons à Helsinki. Pendant les vraies nuits blanches. » En Finlande, pendant l'été, le soleil ne se couche pas pendant 73 jours. Faut être fait fort...

Entre-temps, Christophe Girard aura constaté comment Montréal, capitale culturelle à sa façon, permet à ses artistes de « s'emparer des lieux » où de plus en plus de citoyens ont pris la bonne habitude d'aller les voir et les entendre. Dans ce type de rencontre, il est souhaitable qu'une fois devienne coutume...

Hier, déjà, le créateur de Nuit blanche parlait avec chaleur d'« une bûche ajoutée au feu de joie » de la francophonie.



PHOTO BERNARD BRAULT, LA PRESSE ©

Un spectacle de M, c'est aussi une mise en scène qui n'a rien de machinal et qui garde l'oeil alerte.

M au Métropolis

Moments magiques

CHRISTIAN CÔTÉ
CRITIQUE
COLLABORATION SPÉCIALE

M comme magnifique, mirifique, comme simplement magique. Dans la peau de son personnage doté de super M-pouvoirs, le chanteur français Mathieu Chedid n'était pas à court d'entourloupettes, vendredi soir, pour terminer en beauté sa tournée *Qui de nous deux* sur notre sol glacé. Un grand « aime » pour le monarque de la pop francophone !

Il s'agissait du deuxième passage de M et de sa bande dans notre métropole en moins d'un an. Le Spectrum avait été enchanté l'été dernier pendant trois soirées francofolles à guichets fermés et un album *live* en a même été tiré. Alors un autre passage chez nous ne pouvait que fouetter notre humeur hivernale.

Et quel coup de fouet ! Non mais, sans blague, vous en connaissez beaucoup, vous, des artistes qui émergent d'une guitare géante, rose et gonflable ? Quel autre musicien adore se tortiller par terre comme un scarabée renversé en faisant des solos endiablés ?

Combien d'artistes sur cette planète peuvent faire tomber des guitares du ciel en plein milieu d'une chanson ? Qui d'autre peut se targuer d'être un maître du gazou ? M semble connaître tous ces petits manèges qui font qu'on l'aime et il les distille avec une générosité sans égal.

Jamais à court de ressources divertissantes, M a même trouvé le moyen de faire apparaître trois invités spéciaux au cours de son spectacle. Trois invités que l'on connaît plutôt bien ici. On vous le dit, M a des contacts dans les hautes sphères...

M est aussi un maître de la zénitude. Tout juste avant que les premiers riffs de *Souvenir du futur* ne résonnent, il nous avait invités à faire un des quatre ou cinq petits numéros qu'il allait nous imposer au cours de ses trois heures de spectacle.

« OK, c'est gentil de nous montrer vos aisselles de la sorte, mais là il va falloir prendre un peu sur soi, a-t-il lancé de sa voix de fausset. Je veux que l'on fasse le silence TOTAL. Je sais, ce n'est pas facile, mais là on déboulonne, on déconnecte, d'accord ? »

Dès cet instant, sa majesté gominée allait sceller le sort de la soirée, moins de 20 minutes après le début du concert. Il venait de tendre la toile qui nous tiendrait tous ensemble dans ce Métropolis chauffé à rose.

Tout juste auparavant, Ariane Moffatt était sur scène, guitare en main et sourire au visage pour briller sous *La Bonne Étoile*. Tout flottait déjà, M rayonnait, Cyril Atef, Sébastien Martel, Vincent Segal et DJ Shalom, ses complices, faisaient monter le mercure. Et la foule, elle, savourait ce nectar de pop déversé à grands traits.

Lorsque *Quand je vais chez elle* a fait résonner ses assauts de guitare trempés d'effets psychédéliques, tout ce beau monde a exulté, naturellement.

Tout juste après, *Onde sensuelle* semblait toutefois manquer de piquant, la seule chanson sur une vingtaine présentées qui n'ait pas « levé » à notre goût. Ce fut vite rattrapé par *À tes souhaits* avec ses rythmes chaloupés et sensuels à faire rosir de volupté...

Ce qu'il y a de vraiment bien avec un concert de M, c'est que les oreilles ne sont pas les seules à être sollicitées. Oui, il y a de nombreux effets mordants pour plaire aux tympans, mais ce n'est pas qu'une orgie de sons. Une mise en scène qui n'a rien de machinal est offerte pour garder l'oeil alerte. On apprécie ces effets d'ombres chinoises projetées sur la rosace de la grande guitare rose en décor de scène. On s'amuse bien aussi de voir les musiciens prendre leur pied en se jetant dans la foule les uns après les autres.

On se délecte des nombreux changements d'instruments sans heurts apparents. On salue aussi ce coquet de M et ses variations de costumes.

Bref, les manoeuvres de Chedid et de ses comparses s'additionnent en douceur pour donner un spectacle complet.

En salle, les mouvements du désir vont bon train, des ondes consensuelles fusent de toutes parts. Comme l'été dernier aux FrancoFolies, M a réussi à saisir l'auditoire et à le bercer d'amour et de musique.

Dumas dans l'univers de M

Mama Sam, *Ma Mélodie*, *Le Complexe du Corn Flakes*, *Psyko Bug* ont suivi sans presse, jusqu'à ce que ce soit au tour de *Gimmick* de venir apporter une petite variation au déroulement de la soirée.

Invitant un « inconnu » dans la foule à venir le rejoindre sur scène pour exécuter un *gimmick* musical, M a été allumé par une proposition bruyante venant d'un coin du Métropolis.

Mais que scande-t-elle, cette foule ? semblait dire M. Hubert. Sylvain ? Yvan ? Non, Dumas !

Ehoui, notre Dumas à nous ! Quand on vous dit que M a des pouvoirs surnaturels, cette fois, c'est la télépathie qui a été sollicitée. Il avait réussi à faire ressortir Dumas de cette foule compacte par sa seule force psychique, croyait-on.

Dumas s'est pointé sur scène, un peu déstabilisé par la situation somme toute rigolote. Et quel *gimmick* nous a-t-il balancé ?

Son *Tu m'aimes ou tu mens* de la bande sonore du film *Les Aimants*. Un vrai *gimmick* bien baveux avec ses pan-pa-pan-pan-pan répétés à l'unisson. L'effet a été magistral.

Dernier invité de la liste, Benoît Charest, père des *Triplettes de Belleville*, est venu clôturer la soirée avec sa pièce-phare. La cerise sur le gâteau.

M a déballé une dernière fois son magnétique concert. Il faudra maintenant patienter un peu avant d'avoir droit à une suite de son mouvement du désir musical. En attendant, il nous reste encore ses albums pour étancher notre soif de fantaisie.

DANSE / Passare

Un rêve où il fait bon flâner

STÉPHANIE BRODY
CRITIQUE
COLLABORATION SPÉCIALE

Passare, la toute dernière création de Ginette Laurin et de sa compagnie O Vertigo, se niche au creux du souvenir, empruntant les chemins tortueux et flous de l'imaginaire. Les créations de Laurin ont toujours baigné dans l'onirisme. Mais ici, contrairement à *Déluge* ou à *Chagall*, par exemple, les éclairages, les costumes et le décor y sont pour bien peu. Dans *Passare*, cette sensation hors du temps semble, plus que jamais, intrinsèque au rythme hachuré de l'oeuvre et à cette gestuelle diffuse et flottante dont seule Ginette Laurin a le secret.

Parce que *Passare* est truffée de ruptures de rythme et de style, on pourrait lui reprocher son manque d'unité. Mais ce serait oublier que *Passare* est une oeuvre sur la mémoire et que Ginette Laurin réussit avec brio et beaucoup de rigueur à nous transporter dans une série d'univers où le temps n'a rien de linéaire. Il nous échappe, se prend dans des boucles ou paraît s'étirer à l'infini. Laurin et ses danseurs usent de procédés imaginatifs, et parfois assez drôles, pour évoquer les souvenirs qui s'embrouillent, ces rêves dans lesquels on semble répéter ad vitam aeternam la même action complètement farfelue, et un long baiser langoureux et planant rappelle le plus suave de nos rêves érotiques.

Tout fuit ici, même la danse. Elle se déploie en petites poches d'actions simultanées — duo, trio, quatuor ou sections de groupe — qui se fondent sans cesse les unes dans les autres sans qu'on s'en aperçoive. Et dès que les corps se font plus énergiques, plus volontaires, les voilà tout à coup emportés par un ressac qui leur fait perdre le nord. *Passare* est une oeuvre insaisissable qui se métamorphose constamment. Mais elle laisse tout de même des traces, comme ces rêves qui nous habitent longtemps après le réveil ou ces êtres depuis longtemps disparus dont le souvenir reste gravé dans nos mémoires. Le mouvement d'un bras laisse des traits de lumière fluorescente dans l'espace et les déplacements des danseurs sur le sol sont consignés de façon minutieuse sur une feuille de papier. Même le corps d'un danseur laisse sa trace sur celui de son partenaire, lui imprimant une direction, une vélocité et une force bien précises.

Passare se dévoile petit à petit, mystérieusement, et nous entraîne malgré nous dans les méandres d'un rêve où il fait bon flâner.



PHOTO BERNARD BRAULT, LA PRESSE ©

La toute dernière création de Ginette Laurin et de sa compagnie O Vertigo se niche au creux du souvenir, empruntant les chemins tortueux et flous de l'imaginaire.

LA 77e SOIRÉE DES OSCARS

ARTS ET SPECTACLES

Cinq films, cinq journalistes, un Oscar...

CINQ FILMS, CINQ JOURNALISTES, UNE MISSION: **DÉFENDRE CHACUN UN CANDIDAT À L'OSCAR DU MEILLEUR LONG MÉTRAGE.** À DÉFAUT DE POUVOIR CONVAINCRE LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE DE VOTER DU BON BORD — APRÈS TOUT, LES BULLETINS SONT DÉJÀ COMPILÉS —, NOS JOURNALISTES VOUS PERSUADERONT PEUT-ÊTRE D'ALLER VOIR LEUR FILM PRÉFÉRÉ OU DU MOINS, DE L'ENCOURAGER, CE SOIR, LORS DE LA REMISE DES OSCARS (CTV 20H30).

MILLION DOLLAR BABY



RICHARD LABBÉ

Mais bien sûr que ce film-là mérite l'Oscar du meilleur film. Pourquoi? Parce que c'est comme ça, bon. Les films de boxe, Hollywood a l'habitude de les rater. Lamentablement. Alors quand il y en a un bon, avec une histoire du tonnerre en plus, il faut bien s'énerver un peu.

On pourrait écrire des lignes et des lignes sur la performance du vieux Clint Eastwood, pas mal solide ici. Même chose pour miss Hilary Swank, ou pour le sage Morgan Freeman, parfait en boxeur retraité. Mais ce qui étonne vraiment dans *Million Dollar Baby*, c'est la boxe. La précision des scènes, l'exactitude des coups. On croit au moindre uppercut, au moindre crochet de gauche. On se surprend à avoir mal. En fait, on dirait carrément que ces dames se tapent dessus pour vrai. Ce n'est pas un détail. À Hollywood, les scènes de boxe sont souvent nulles. *Raging Bull* est excellent, mais personne n'a jamais vraiment boxé comme ça. Rocky? Si Stallone avait boxé de cette façon dans la vraie vie, il se serait fait tuer (ce qui aurait peut-être été une bonne chose, finalement, parce que ça nous aurait évité *Rocky IV* et *Rocky V*).

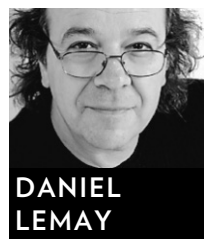
En plus, il y a ce fameux punch, qui arrive vers la fin du film et qui nous jette sur le cul. Ce punch-là, vraiment, on ne le voit pas venir. Pas du tout. La dernière fois qu'on a été aussi surpris par un truc hollywoodien, c'est... c'est... Voyez, on ne s'en rappelle même plus. On en profite par ailleurs pour faire taire les rumeurs: non, on ne finit pas par apprendre que Hilary Swank est un homme, et puis non, elle n'est pas la fille de Darth Vader.

Elle est seulement la vedette du film de l'année.





RAY



DANIEL LEMAY

Le film n'est pas sans défaut. En deux heures et demie, *Ray* fait dans le longuet mais si le réalisateur Taylor Hackford — un homme patient: il travaillait à Ray depuis 15 ans — l'avait réduit à 2 h 10, disons, ç'aurait voulu dire 20 minutes de musique en moins. Et le monde y aurait perdu au change.

Pas juste parce qu'il y aurait eu moins de chansons. La musique de *Ray* — la musique de Ray Charles — est plus qu'un agencement de notes formant une mélodie, plus, même, qu'une avancée stylistique mariant le sacré et le profane dans ce qu'on appellera la soul music. Cette musique-là est un instrument de définition de l'homme sinon du bonheur : musique combattante, musique sensuelle, musique exutoire, musique-prière, musique salvatrice.

La musique représente le legs principal de Ray Charles au monde et, en particulier, à la société américaine, qui peut en tirer des signifiances de tous ordres. Elle ne fut toutefois qu'une des assises de la vie de Ray Charles Robinson. Et c'est encore une force du film d'avoir montré les autres. Sans se lancer dans le déboulonnage de statue, *Ray* déballe des vérités dérangeantes sur ce personnage d'exception. Qui ne se nourrisssait pas moins du plus ordinaire des trios, cocktail classique que d'autres, des morts-jeunes pour la plupart, amèneront au rang de cliché: *sex, drugs, rock'n'roll*. Pour emporter... Ray Charles le musiciens de génie était aussi un mari adultère et héroïnomane. S'il s'est délivré de l'esclavage de la drogue dure — le film nous le montre se faisant *buster* à son retour de Montréal en 1966 —, il est resté jusqu'à la fin le tombeur impénitent qu'il avait toujours été. Ray Charles a laissé 12 enfants «connus».

Quant à Jamie Foxx, il apporte au rôle-titre une «vérité» telle que les *bookies* ont arrêté de prendre les gageures sur ses chances de gagner l'Oscar du meilleur acteur. *L'Aviateur*, portant sur la vie de Howard Hugues — légende américaine lui aussi mais plus blanche, plus hollywoodienne — va probablement gagner l'Oscar du meilleur film mais *Ray* lui survivra au panthéon des classiques. Parce que la musique volera toujours plus haut que n'importe quel avion.

FINDING NEVERLAND



SONIA SARFATI

«Défendre *Finding Neverland* pour l'Oscar du meilleur film? Tu l'as facile!» se sont esclaffé les copains en me suggérant d'enligner les «Johnny Depp est beau, beau, beau, beau...» Ainsi de suite jusqu'à l'obtention de la longueur de texte désirée. Petits comiques! D'accord, ils n'ont pas entièrement tort quant à ma perception de l'interprète de J.M. Barrie mais... bon, les Oscars, c'est quand même du... comment dire? Sérieux? Sans commentaire.

Il est toutefois très vrai qu'il y a de la beauté dans le long métrage de Marc Forster. Oui, celle de Johnny... qui trahit ainsi involontairement le créateur de *Peter Pan*, un maigrichon qui mesurait à peine 1m52. Ce n'est de la faute ni de l'un ni de l'autre. Et là ne réside pas l'entière et très grande beauté du film, qui est dans ses atmosphères, sa manière de mettre les personnages en relation sans sombrer dans le gnangnan malgré le drame. Et sa façon de capter le merveilleux et de l'insuffler dans la réalité — elle aussi admirablement recréée: le Londres edwardien du début du 20e siècle est criant de vérité.

Servies dans cet écrin qui a un pied dans l'imaginaire et l'autre, dans l'histoire, certaines scènes semblent frappées par la grâce. Celle, par exemple, où Barrie et son épouse rejoignent leurs chambres respectives. La dame pénètre dans une pièce «normale». Derrière sa porte à lui se trouve la campagne, l'évasion. L'ailleurs. Le moment en dit tellement long sur l'état d'esprit de l'homme! Une image qui vaut mille mots. Une scène qui en vaut un million.

Il y en a plusieurs du genre dans *Finding Neverland*. Elles pourraient faire décoller le public (et les membres de l'Académie?) en direction de «la deuxième étoile à droite et tout droit vers le matin». En compagnie de Johnny, ça ne nuirait pas.



THE AVIATOR

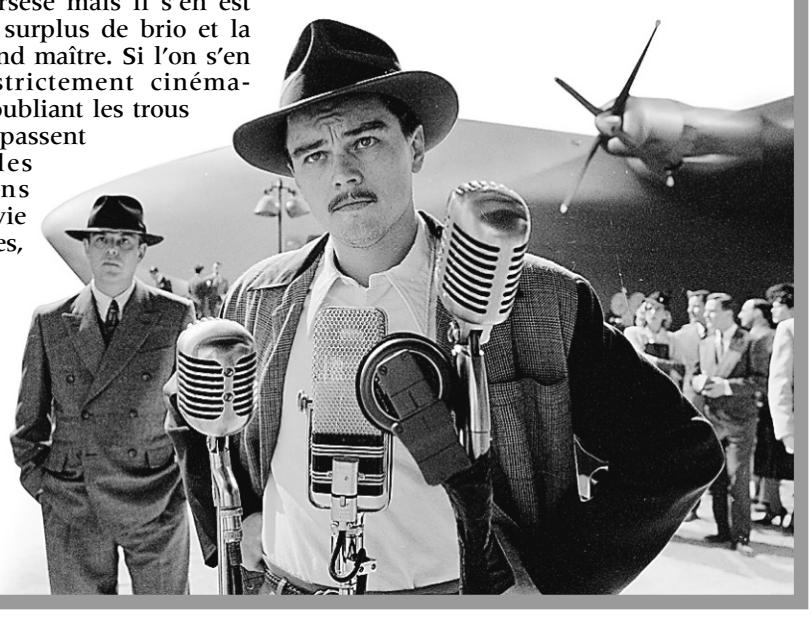


NATHALIE PETROWSKI

Dès les premières images du film *The Aviator*, on est subjugué par la beauté des images, envoûté par la fluidité chorégraphique des caméras, ébahi par la richesse de la production et par l'opulence de chaque détail des décors.

Il s'agit peut-être d'un film de commande pour Martin Scorsese mais il s'en est acquitté avec un surplus de brio et la maîtrise d'un grand maître. Si l'on s'en tient au plan strictement cinématographique, en oubliant les trous du scénario qui passent sous silence les épisodes moins reluisants de la vie de Howard Hughes, on est face à une oeuvre quasi parfaite où l'oeil du spectateur est constamment stimulé et ébloui.

Que la réussite de cette cathédrale visuelle soit en grande partie imputable à la qualité de l'armée de techniciens québécois qui y ont participé n'est pas étranger à notre enthousiasme. Parmi la profusion de films américains qui ont été tournés chez nous, *The Aviator* est dans une classe à part. Si d'aussi beaux projets atterrissaient plus souvent chez nous, on aurait une place réservée chaque année aux Oscars.



SIDEWAYS

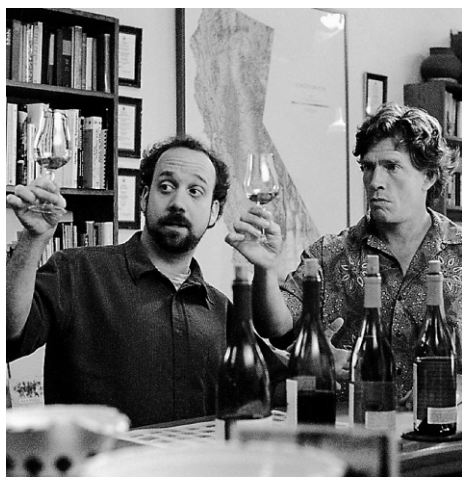


MARC CASSIVI

Deux mille quatre n'est pas une année de grands crus à Hollywood. Une bonne année, sans plus. Lorsque le favori à l'Oscar du meilleur long métrage est un film de commande, c'est que les auteurs n'ont pas été à leur mieux. Ce soir, il n'y aura pas de champion du box-office du type *Gladiator, Titanic* ou *Lord of the Rings* pour tout rafler à la soirée des Academy Awards. Il ne devrait pas non plus y avoir trop de controverse, les films les plus susceptibles de provoquer des remous ayant été écartés dès la sélection des finalistes (*La Passion du Christ, Farenheit 911*).

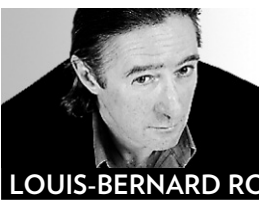
À cette fête qui devrait couronner plusieurs films, l'invité surprise est sans contredit *Sideways* d'Alexander Payne, un cinéaste qui a imposé son style minimaliste et son humour caustique avec des films comme *Citizen Ruth, Election* et *About Schmidt*. Ce *road movie* californien est le négligé de la plus prestigieuse catégorie des Oscars, même s'il est le favori de bien des critiques. Et pour cause. Autour de ces deux vieux copains qui partent à la découverte de la route des vins avant le mariage du plus volage, Alexander Payne a conçu une comédie dramatique tout en nuances, à la fois drôle et pathétique, ravissante de subtilité et de finesse.

Sideways n'est pas un grand film. C'est une oeuvre sans prétention, efficace, qui laisse toute la place aux acteurs. On salue d'ailleurs les nominations de Thomas Haden Church et de Virginia Madsen dans les catégories de meilleurs seconds rôles, même si on s'explique mal l'oubli de Paul Giamatti dans la catégorie du meilleur acteur. Il campe un *loser* dépressif maniaque de vin avec une telle justesse qu'on le confond avec son personnage. Pour la seule prestation de Giamatti, *Sideways* mérite l'Oscar du meilleur film. Une petite année, un petit film qui en cache un grand. L'équation parfaite.



Première représentation publique au Palais des congrès de Paris

La revanche de *Don Juan*



LOUIS-BERNARD ROBITAILLE
COLLABORATION SPÉCIALE
PARIS

Tout peut arriver à Paris, y compris les bonnes surprises. Il y a 10 jours encore, le monde si confraternel du show-business parisien ne donnait pas cher de la peau de *Don Juan*, qui devait débuter le 24 février au Palais des congrès de Paris et occuper pendant deux mois entiers cette salle immense, qui possède 1800 places en version concert et 3600 en version large.



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

La distribution du *Don Juan* parisien est quasi identique à celle du Québec. Avec Jean-François Breau et Marie-Ève Janvier, le spectacle semble en voie de devenir le mini-événement de la saison dans la capitale française.

Or, contre toute attente, la première véritable représentation publique, vendredi soir — en attendant la première mondaine et médiatique de mardi — s'est terminée sur une véritable ovation. Avec une salle « concert » quasiment remplie, c'est-à-dire devant plus de 1500 spectateurs. Et, à la fin du spectacle, le producteur Charles Talar, homme à broyer du noir même quand tout va bien, était aux anges et nous assurait, la main sur le coeur : « La vente de billets a triplé depuis deux jours, avec le bouche-à-oreille. On passera très bientôt à la version large de la salle, et il est clair désormais que nous irons jusqu'au 16 avril, tel que prévu au départ. »

Après avoir beaucoup médit de ce spectacle qui s'en allait droit à la catastrophe, on se demande maintenant si *Don Juan*, livret et musique de Félix Gray, mise en scène de Gilles Maheu et distribution quasi identique à celle du Québec, n'est pas en voie de devenir le mini-événement de la saison. « Les producteurs de comédies musicales comptent maintenant sur *Don Juan* pour mettre un terme à la série noire des 18 derniers mois », dit encore Charles Talar, décidément optimiste.

Une série noire pour les *musicals* à Paris, en tout cas, ça ne faisait aucun doute. Traditionnellement boudé en France, le genre avait soudain connu une glorieuse réhabilitation avec *Starmania*, suivi par l'apothéose de *Notre-Dame de Paris*. Dans la foulée, *Roméo et Juliette* et *Les Dix Commandements* avaient également connu un important succès, aussi bien en salle qu'avec la vente d'albums. À partir du demi-échec de *Cindy*, à l'automne 2002, presque tous les spectacles, dont certains à très gros budget, ont été des fiascos. *Chicago*, au printemps dernier, a très mal marché au Casino de Paris. *Gladiateur*, pourtant cosigné par Elie Chouraquie et Maxime Le Forestier, a fait un bide monumental au Palais des sports. Échec cuisant également pour *Les Enfants du soleil* et *Les Demoiselles de Rochefort* tandis que les représentations de *Bagdad Café*, à Paris, étaient reportées à une date ultérieure non précisée.

À Paris, quand le vent tourne, les amis et le soutien se font plus rares. Alors que *Cindy* avait bénéficié d'un partenariat avec TF1 (première chaîne de télé, 35 % de parts de marché), qui lui avait consacré une soirée entière durant les heures de grande écoute un vendredi soir, *Don Juan,* une production encore plus importante et onéreuse, n'avait trouvé « que » M6, une chaîne de télé privée trois fois moins importante, et dont l'image « jeune » ne colle pas forcément avec un spectacle musical de ce genre. À Paris, moins on en parle et moins on en parle : la couverture médias restait presque inexistante à trois jours du début des représentations. Cercle vicieux : faute de médias, les ventes de l'album étaient à zéro, et même l'enregistrement simple *Changer,* coincé à la quatrième place des ventes, n'avait pas la faveur des radios.

Il y a 10 jours, d'ailleurs, à l'émission de Thierry Ardisson, Félix Gray, entouré de Marie-Ève Janvier et de Jean-François Breau, était expédié en moins de 10 minutes. En réponse à Thierry Ardisson, qui prédisait un gros bide, Félix Gray a dit : « Eh bien, si ça ne marche pas en France, ça a marché au Québec et ça marchera dans d'autres pays. » Ajoutant, avec un humour au quatrième degré, ce petit mensonge qui ne coûte pas cher et qui peut toujours rapporter : « D'ailleurs, Broadway s'y intéresse. » Bref, lui-même semblait prévoir un piètre résultat.

Petit frémissement, jeudi, avec la parution d'articles soudain très élogieux dans *France Soir* et, surtout, dans le très influent journal régional *Le Parisien*. Et donc, vendredi soir, en l'absence d'un véritable battage médiatique, une salle de 1800 places remplie à 90 %. Un public « ordinaire » qui, ne connaissant rien du spectacle à l'avance, a pourtant « embarqué » très rapidement. Dès le premier grand numéro de flamenco — vraiment magnifique —, les ovations se sont faites plus fréquentes. Et c'est sur une ovation de 10 minutes que s'est terminée la soirée. Pour cette représentation, il y avait dans la salle non seulement Didier Barbelivien, grand copain de Félix Gray, mais aussi Michel Field, animateur connu d'émissions culturelles à la télé, qui se disait « impressionné par la qualité du spectacle, par les voix et, surtout, par la mise en scène ».

À Paris, le vent peut changer aussi vite qu'il avait tourné la première fois. Et le bouche-à-oreille peut aller très vite. Mardi soir, il est prévu que la première médiatique sera brillante et attirera de nombreuses vedettes, à commencer par Patrick Bruel. Puisque le bruit court que le spectacle est de grande qualité et que la salle est pleine, on a de bonnes chances de voir rappliquer les grands médias, à commencer par les chaînes de télévision, et de voir décoller l'album chez les disquaires. À ce moment-là, on pourra dire que *Don Juan* aura obtenu sa revanche.

SPECTACLES

CINÉMAS INDÉPENDANTS

5 X 2 (CINQ FOIS DEUX)
Cinéma Beaubien: 18h, 21h50.
Ex-Centris: 15h, 17h05, 19h10, 21h15.

CE QU'IL RESTE DE NOUS
Cinéma Beaubien: 18h30.

INSIDE DEEP THROAT
Cinéma du Parc (1): 14h, 15h50, 17h40, 19h30, 21h20.

LA MALA EDUCACION (LA MAUVAISE ÉDUCATION)
Ex-Centris: 15h15, 21h30.

LE PÈRE DE GRACILE
Ex-Centris: 17h45, 21h25.

LES TORTUES VOLENT AUSSI (LAKPOSHTHA HÂM PARVAZ MIKONAND)
Ex-Centris: 12h15, 14h05, 16h, 19h25.

LIFE AQUATIC WITH STEVE ZISSOU
Cinéma du Parc (3): 21h50.

MAMAN LAST CALL
Cinéma Beaubien: 16h30, 20h, 22h.

T'CHOUPI, LE FILM
Ex-Centris - salle Fellini: 11h.

THE ASSASSINATION OF RICHARD NIXON (L'ASSASSINAT DE RICHARD NIXON)
Ex-Centris: 17h20, 19h30.

THE AVIATOR
Cinéma du Parc (3): 18h40.

THE HOUSE OF FLYING DAGGERS
Cinéma du Parc: 16h20, 21h05.

TURTLES CAN FLY
Cinéma du Parc (2): 13h15, 15h10, 17h15, 19h10.

VIPÈRE AU POING
Cinéma Beaubien: 19h50, 22h.

MUSIQUE

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE
Robert Patrick Girard, organiste. Boëly, Boellmann, Liszt, Widor: 16h. Spirituart.

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE
Le Nozze di Figaro (Mozart). Atelier d'opéra de l'Université Montréal. Mise en scène: Benoît Brière. Direction musicale: Jean-François Rivest: 19h30.

COLLÈGE LAVAL (Saint-Vincent-de-Paul)
Tosca (Puccini). Théâtre d'art lyrique de Laval: 14h.

WESTMOUNT PARK UNITED CHURCH (4695, de Maisonneuve O.)
Danielle Pullen, soprano, Catherine Pycock, mezzo-soprano, Lynette Wahlstrom, organiste. *Stabat Mater* (Pergolesi): 16h.

POLLACK HALL DE L'UNIVERSITÉ McGILL
Trio Jacques-Thibaud et Anton Kuerti, pianiste. Quatuor op. 87 (Dvorak), Quatuor op. 26 (Brahms): 15h30. LMMC.

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASTEUR
Martin Robidoux, claveciniste. Bach, Fr. et L. Couperin: 15h30.

Mythologie urbaine dans le cinéma américain

LAFERRIÈRE
suite de la page 1

L'histoire d'amour d'une serveuse de bar et d'un boucher pouvait donc rivaliser avec celle des princes. Et je les entendais, ces gens de la rue, raconter ces choses de la vie courante avec un accent naturel. J'avais l'habitude, auparavant, de sortir du cinéma avec quelques répliques en tête. Mais là, rien. Il a fallu un certain temps avant que je comprenne que le cinéma venait ainsi de se laver de tout habillage historique, intellectuel, culturel, pour devenir un véritable art populaire. Ils mangent comme nous, ils parlent comme nous, ils souffrent comme nous. Aucun voile entre ces gens qui vivent à l'écran et nous.

L'ARGENT — Le rapport qu'on entretient avec le temps n'est pas loin de celui qu'on a avec l'argent. L'aristocrate peut dilapider son argent, car le temps coule déjà en lui (ce fameux sang bleu). Le nouveau riche croit qu'il pourra acheter le temps avec de l'argent. C'est peut-être là la raison de cette valse de millions dans le cinéma américain. Cet argent permet de faire des films de plus en plus coûteux, ce qui a pour but ultime de rendre le cinéma pratiquement inaccessible aux pays et aux individus moins riches. Mais où va cet argent ? Tout simplement dans le compte en banque des stars. Le cinéma devient alors une machine à fabriquer des stars. Ce n'est plus l'intérêt de l'histoire qui compte, mais les stars qui jouent dans le film. Et plus le cachet de la star est lourd, plus le film a des chances d'attirer le grand public. On se dit que pour coûter si cher, cet acteur, souvent pas plus talentueux qu'un autre, doit être un demi-dieu : l'acte d'aller au cinéma ne différant pas de celui d'aller à la messe.

LA STAR — Au lieu de rester engluée dans une ligne droite et horizontale (cette ennuyeuse vision du temps inventée par l'Europe où le passé précède le présent qui, lui, vient naturellement avant le futur), l'Amérique a préféré épingler son destin dans la voûte céleste. C'est pourtant Horace qui, le premier, a senti qu'il pourrait y avoir un rapport entre une étoile brillante dans le firmament et l'éclat d'un destin individuel sur terre. L'Amérique a tenté de rafraîchir cette vieille idée en y accrochant une histoire collective, la sienne. On ne veut plus de cette notion bourgeoise du temps où le passé semble avoir plus d'importance que l'avenir. Le temps est aujourd'hui une étoile là-haut. L'exemple parfait de cette notion, c'est Marlon Brando qui a été un acteur exceptionnel avant de devenir une star. Une star c'est quelqu'un qui n'absorbe plus, elle se contenter de briller. Brando, vers la fin (déjà au milieu), a voulu ardemment de cette situation : celle de n'avoir plus à jouer, mais à être. Il ne voulait plus plaire, croyant que c'était là une attitude de subalterne. Le droit de déplaire n'est permis qu'aux princes. Brando voulait être une étoile, pensant échapper ainsi aux règles archaïques établies sur terre. De Niro suit ce chemin dangereux : d'abord se faire pour ensuite se défaire. La tentation d'organiser soi-même sa chute. C'est un jeu qui mène souvent au suicide.

LE LIVRE — L'une des différences fondamentales entre le cinéma américain et le cinéma européen, c'est la présence de l'objet livre. C'est rare de voir un film français sans que n'apparaisse dans un coin de l'écran, à un moment ou à un autre, un livre. On voit parfois quelqu'un, assis dans un parc ou dans un café, en train de lire. Le héros (j'aime beaucoup cette expression qui remonte à mon adolescence) finit toujours par glisser un bouquin dans la poche de son veston. Le livre est pour l'Européen un objet de la vie courante. Alors qu'on peut traverser un film américain sans rencontrer le moindre livre. Il n'y a que dans les films de Woody Allen qu'on croise parfois des lecteurs dans de charmantes librairies de Manhattan.

LE RESTAURANT — Cette convivialité dans le restaurant (surtout le restaurant italien) que le regard

Il a fallu un certain temps avant que je comprenne que le cinéma venait ainsi de se laver de tout habillage historique, intellectuel, culturel, pour devenir un véritable art populaire.

américain rejette. Ce sont les films de mafia qui ont réconcilié le cinéma américain avec le restaurant. C'est difficile de créer cette ambiance asphyxiante propre au cinéma urbain américain quand la caméra capte une rangée de plats de spaghetti. Seuls les cinéastes italiens (Coppola, Scorsese) savent filmer un restaurant familial bondé sans perdre de vue le but : une fusillade, à la fin, où le sang ressemble à la sauce spaghetti. Par contre, on privilégie le bar. Le bar, c'est ce mélange mortel d'alcool et de solitude. Un territoire d'hommes silencieux. Le restaurant est donc italien ; et le bar, américain.

LE CHAPEAU — Je me souviens qu'enfant, j'étais allé voir un film américain, et que j'en étais ressorti impressionné par le nombre de personnes qui portaient un chapeau dans le film. Je me suis rappelé cette histoire en voyant plus tard les rappeurs avec leur casquette vissée sur le crâne. Les Américains aiment avoir quelque chose sur la tête. Et, dans certaines circonstances (à la pêche par exemple), le sommet de l'élégance c'est de porter le chapeau le plus ridicule et l'imperméable le plus chiffonné.

LA STATION D'ESSENCE — Il y a toujours, dans presque chaque film, une vieille voiture qui entre, la nuit, dans une station d'essence. Je me suis demandé la raison de cette scène récurrente ? Je crois que c'est une image qui remonte à l'enfance de presque chaque Américain. Quand on voyage de nuit sur de si longues routes désertes, il arrive toujours ce moment où l'on voit, au loin, ce point lumineux : une station d'essence. On y trouve souvent un homme seul travaillant à la fois à la pompe et à la caisse. Il peut arriver que dans la voiture se trouve un futur réalisateur (le jeune De Palma silencieux assis sur la banquette arrière). Des années plus tard, celui-ci se rappellera de cette scène comme d'un moment à la fois poétique et poignant de son enfance.

LE VERRE DE WHISKY — Je me suis toujours demandé la raison d'un tel rituel. Dès que l'homme franchit la porte, la femme lui prépare tout de suite l'incontournable verre de whisky en glissant dedans deux glaçons. Était-ce de la publicité déguisée ? Mais du jour au lendemain, tout cela était devenu d'un tel ringard : l'homme qui entre dans la pièce en jetant nonchalamment son chapeau sur le portemanteau avant de contourner le divan pour se diriger vers le milieu du salon où une femme bien coiffée s'amène tranquillement vers lui avec un grand verre d'alcool. Ce ballet était devenu si naturel qu'on avait fini par penser que c'était la seule façon de découvrir un salon dans un film américain. Un jeune réalisateur rebelle pouvait toujours apporter de subtiles modifications à une telle scène, mais même pour les plus grands, elle semblait inévitable. Voilà un rituel que le féminisme a contribué à effacer de nos écrans.

L'OSCAR — En Europe, en France surtout, on ne comprend pas la fascination qu'exerce la cérémonie des Oscars sur les Américains. La critique ne diffère pas au fil des années : spectacle trop long, sans aucune originalité et terriblement ennuyeux. Mais l'ennui est précisément le vide aspirant (la force de l'habitude) niché au coeur de tout rituel. Ce qui étonne, c'est le fait que des millions de gens restent englués devant leur télé pour regarder pendant trois heures d'autres gens remercier leur mère, leur dieu et leur producteur. Et on se demande pourquoi personne ne tente, comme on le fait parfois en France, de faire un petit discours qui pourrait se démarquer un peu du lot commun ? N'y a-t-il donc personne aux États-Unis un tant soit peu cultivé ? La raison, c'est qu'un César ne change pas votre vie, tandis qu'un Oscar a de bonnes chances de le faire. Recevoir un César, c'est avoir la possibilité de se faire remarquer devant des millions de Français. Un inconnu qui a gagné un César pour un rôle de soutien pourrait remporter le pactole s'il se démarque par un brillant discours humaniste. Aux États-Unis, c'est le travail de l'acteur ou du réalisateur qui compte et non son habileté à discourir. En fait, on ne l'écoute pas. On le regarde, et on l'admire. Son discours était déjà dans le film. C'est pour cela que je n'avais pas compris le petit scandale qu'avait provoqué ici « le non-discours » de Denys Arcand l'année dernière. Il avait bien vu l'affaire : seuls les petits joueurs tentent encore, arrivés au sommet, de vendre quelque chose. Je vois d'ici l'étonnement provoqué dans certains milieux d'affaires américains par cet inconnu qui s'est permis de dédaigner le plus puissant micro du monde.

COURRIEL
Pour joindre notre collaborateur : dany.laferriere@lapresse.ca

LA 30e NUIT DES CÉSAR

ARTS ET SPECTACLES

L'Esquive élu meilleur film de l'année

Le match attendu entre *Un long dimanche de fiançailles* et *Les Choristes* n'a pas eu lieu



MARC-ANDRÉ LUSSIER



PHOTO REMY DE LA MAUVINIÈRE, AP

Yolande Moreau et Mathieu Amalric ont décroché les plus grands honneurs individuels.

On annonçait un « choc de titans » entre *Un long dimanche de fiançailles* et *Les Choristes*, les deux productions françaises les plus populaires en 2004 qui, fortes de leurs nombreuses nominations (12 pour l'une et huit pour l'autre), étaient données favorites au départ de la course aux César. Les artisans du cinéma français auront pourtant préféré *L'Esquive*, un film « révélation » qui a enchanté la critique. Déjà présenté au Festival du nouveau cinéma l'automne dernier, cet excellent film devrait en principe prendre l'affiche à Montréal le 25 mars.

Réalisé par Abdellatif Kechiche (*La Faute à Voltaire*), *L'Esquive* a transformé en César quatre de ses six nominations, raflant notamment sous le nez des favoris les trois plus importants trophées : film, réalisation et scénario (les trois qu'avait enlevés *Les Invasions barbares* l'an dernier). La jeune Sara Forestier, vedette du film, a quant à elle été élue meilleur espoir féminin.

Ainsi, les membres de l'Académie des arts et techniques du cinéma ont été grandement séduits par le vibrant portrait de l'adolescence que propose le cinéaste Kechiche dans *L'Esquive*. Il est vrai qu'avec l'esprit de Marivaux qui, à travers la pièce *Les Jeux de l'amour et du hasard*, flotte sur la banlieue parisienne, le charme poétique de ce film très attachant opère magnifiquement.

« Ça va être lourd à porter ! » a déclaré l'auteur cinéaste en recevant le César de la meilleure réalisation des mains de Pedro Almodovar. « La réjouissance est là, je savoure », a-t-il ajouté.

La remise des César a en tout cas donné lieu hier soir à de très nombreuses surprises, les membres de l'Académie ayant visiblement préféré soutenir un cinéma plus artisanal.

Ainsi, Yolande Moreau, dont le film autant que la personne sont parfaitement inconnus au Québec, a été sacrée meilleure actrice pour le rôle quasi autobiographique qu'elle tient dans *Quand la mer monte*, un *road-movie* sensible qui a aussi décroché, devant *Les Choristes*, le César de la meilleure première oeuvre de fiction.

S'inspirant de son propre spectacle, Yolande Moreau incarne dans ce film, qu'elle a coréalisé avec Gilles Porte, une comédienne en tournée qui rencontre, dans les Flandres, un créateur de marionnettes géantes avec qui elle fera un bout de chemin. Chant d'amour pour tous ces artistes qui exercent encore leur métier en plaçant la création à l'avant-plan, *Quand la mer monte* a indéniablement beaucoup de coeur. Les colistières de la lauréate, rappelons-le, étaient Maggie Cheung, Emmanuelle Devos, Audrey Tautou et Karin Viard.

« Je vais le scier en deux et le partager avec mon compère (l'acteur) Wim Willaert, et moi je le mettrai sur mon appui de fenêtre côté rue. Merci à tous », a déclaré Yolande Moreau en recevant son César des mains de Jean-Paul Rouve et de Gérard Depardieu. L'hommage qu'ont rendu Moreau et Porte à leur producteur Humbert Balsan, disparu récemment, a aussi été très émouvant. Aux dernières nouvelles, aucun distributeur québécois n'avait encore acquis les droits de *Quand la mer monte* (un beau film, pourtant !).

Mathieu Amalric, vraiment remarquable, a sauvé l'honneur de *Rois et Reine*, le plus accessible des films d'Arnaud Desplechins (*La Sentinelle*), en allant chercher le César du meilleur acteur. On espère voir un jour cet excellent film sur les écrans québécois mais encore là, aucun distributeur d'ici ne s'y intéresse pour l'instant. Ne reste plus qu'à souhaiter que *Rois et Reine* trouve une place quelque part dans les trois festivals de cinéma que compte désormais Montréal...

Des trophées pour tout le monde

Si les prix importants lui ont échappé, *Un long dimanche de fiançailles* repart quand même avec cinq César, dont celui de la meilleure actrice dans un second rôle (Marion Cotillard) et celui du meilleur espoir masculin (Gaspard Ulliel). Sur le plan technique, la superproduction de Jean-Pierre Jeunet a été primée pour la photographie, les décors et les costumes.

Les Choristes ont sauvé la mise en raflant deux César ; celui — attendu — de la meilleure musique (Bruno Coulais) et celui du meilleur son.

Clovis Cornillac a par ailleurs obtenu le César du meilleur acteur dans un second rôle grâce à son personnage de joueur de soccer vedette dans *Mensonges et Trahisons*, un film dans lequel il donne notamment la réplique à Marie-Josée Croze.

Just a Kiss, de Ken Loach, et *La vie est un miracle,* d'Emir Kusturica, ont obtenu ex aequo le César du meilleur film de l'Union européenne. Pour sa part, *Lost in Translation,* de Sofia Coppola, sorti l'an dernier dans l'Hexagone, a été récompensé comme meilleur film étranger.

Deux frères, de Jean-Jacques Annaud, ferme la marche avec le César du meilleur montage.

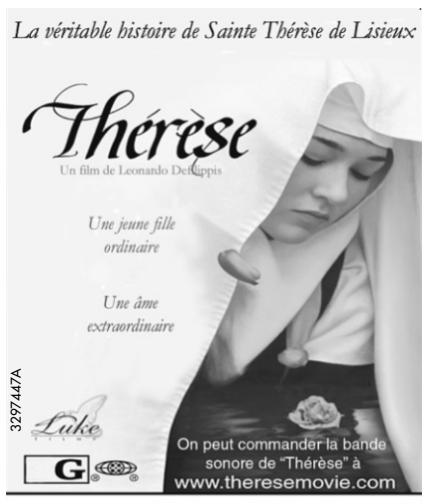
Cité huit fois, *36, Quai des Orfèvres* a été complètement écarté du palmarès. Les artisans de ce très beau polar, dont l'intrigue s'articule autour d'une rencontre au sommet entre Daniel Auteuil et Gérard Depardieu, pourront toutefois se consoler en sachant qu'une entente a finalement été conclue avec un distributeur québécois. Aucune date de sortie n'est encore toutefois établie.

Animée avec élégance par Gad Elmaleh, la soirée, qui s'est déroulée au Théâtre du Châtelet à Paris, était présidée par Isabelle Adjani. « La Nuit des César fera, je l'espère, du bruit contre l'oubli, contre le silence », a gravement déclaré l'actrice dans son discours d'ouverture, où elle a tenu à mentionner Florence Aubenas, la journaliste du journal *Libération* « portée disparue en Irak depuis 51 jours », de même que « tous les otages qui ont été arrachés à leur vie, à leur liberté ». « Moi l'Algérienne, moi l'Allemande, moi la Française, je suis obsédée par la peur, par les relents antisémites, racistes, alors que nous venons de célébrer la commémoration de la libération d'Auschwitz. Nous ne commémorerons jamais assez ce génocide, tous les génocides », a-t-elle également affirmé.

Des César d'honneur ont été remis à Will Smith, qui, après son passage remarqué au Festival de Berlin, poursuit sa tournée européenne, et à Jacques Dutronc.

COURRIEL

Pour joindre notre journaliste : mlussier@lapresse.ca









ÂGE MINIMUM 5 à 9

Faites relâche à la Maison Théâtre !

Le Rossignol et l'Empereur de Chine

De **GÉRARD BIBEAU**
d'après l'œuvre de **Hans Christian Andersen**
Une création du **THÉÂTRE DE SABLE**

Du 16 février au 6 mars 2005
Représentations pendant la semaine de relâche scolaire
Billets en vente au (514) 288-7211

La Maison théâtre

La Maison québécoise du théâtre pour l'enfance et la jeunesse
245, rue Ontario Est, Montréal
www.maisontheatre.qc.ca

Hydro Québec · Astral Media · TVA tva.canoe.com



Remplissez ce bulletin de participation et postez-le avant le 1er mars 2005 (cachet de la poste faisant foi) à :

Concours «Destination Égypte», Radio-Canada - 21e étage
1400, boul. René-Lévesque Est, Montréal (Québec) H2L 2M2

Date à laquelle la question a été posée en ondes : _____
Réponse : _____
Nom : _____ Prénom : _____
Adresse : _____
Ville : _____ Code postal : _____
Tél. domicile :( ) _____ Tél. travail :( ) _____
Courriel : _____

Concours réservé aux 18 ans et plus. Fac-similés non acceptés. Le prix consiste en un voyage en Égypte pour deux personnes, à l'automne 2005 ou au printemps 2006, d'une valeur de 7000 $. Dates du voyage selon les disponibilités. Certaines conditions s'appliquent. Aucun équivalent en argent. Règlements complets à Radio-Canada et sur **www.radio-canada.ca/radio**

☐ Je suis intéressé(e) à recevoir de la documentation de Radio-Canada, de *La Presse*, du Musée des beaux-arts de Montréal et de rêvatours.

3292250

Daniel Auteuil, affranchi

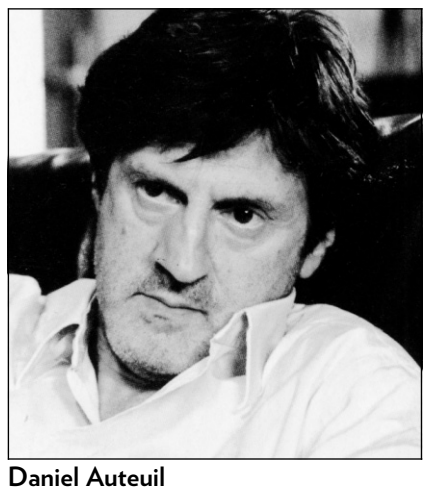
Q Comment jugez-vous si vous êtes à la hauteur d'un rôle ? Faites-vous facilement preuve d'autocritique ?

R Je suis plutôt bon public. (Rires.) Non, disons que sur un plateau de cinéma, face à une caméra, je fais ce qu'il faut pour qu'on n'ait pas à reprendre la scène. Je fais en sorte qu'on obtienne un résultat dès les premières prises, pour que le tournage ne traîne pas. Je me donne à fond ! Je vais aussi loin que je peux, jusqu'à... mon seuil d'incompétence ! (Rires.) Après, cela ne dépend plus de moi. Le soir, quand je rentre chez moi, je ne me refais pas le film de la journée, je ne rejoue pas les scènes ; j'ai le sentiment du travail accompli. Comme un artisan, j'ai livré mon travail, et je ne reviens pas dessus.

Q Le trac, vous l'avez toujours ?

R Oui. De plus en plus, même. Mais c'est aussi davantage, à la fois, de peur et de confiance en soi. J'arrive sur le plateau sans idée préconçue, parce que l'expérience m'a appris que chaque fois qu'on imagine une scène, elle va être tournée différemment. Je suis donc prêt et ouvert, ce qui me donne une grande liberté pour jouer. Seul le temps peut permettre d'arriver à cela. D'ailleurs, depuis quelques années, je connais une sorte de liberté de jeu absolue. Si j'en disais plus, je risquerais de passer pour un mec prétentieux, mais j'assume : je suis affranchi !

Studio


Daniel Auteuil

Ben Affleck, Superman...

Deux ans après *Daredevil*, **Ben Affleck** interprétera de nouveau, mais indirectement, un super-héros : Superman. En fait, dans *Truth, Justice and the American Way* il prêtera ses traits au comédien **George Reeves**, première incarnation du célèbre justicier volant à la télévision ; il aura pour partenaires de jeu **Diane Lane** et **Adrien Brody**. Ce long métrage reviendra sur la carrière de l'acteur George Reeves, révélé par *Autant en emporte le vent* et consacré par la série télévisée *Superman* dans les années 50. Son ascension fut brutalement interrompue par son soi-disant suicide, **Toni Mannix** (Diane Lane), la femme d'**Eddie Mannix**, l'un des dirigeants des studios MGM de l'époque, étant soupçonnée de l'avoir assassiné. Adrien Brody interprétera pour sa part le détective chargé d'enquêter sur cette affaire.

Et de quatre

Martin Scorsese et **Leonardo DiCaprio** sont décidément inséparables. Après *Gangs of New York*, *L'Aviateur* et le *remake* d'*Infernal affairs* intitulé *The Departed*, ils envisagent de travailler à un quatrième film, une nouvelle version de *L'Ange ivre*, un drame japonais réalisé en 1948 par **Akira Kurosawa**. L'action du films original se déroule au Japon, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Un jeune truand blessé se lie d'amitié avec un médecin qui le soigne et lui apprend qu'il est tuberculeux. **John Logan**, le scénariste de *L'Aviateur*, travaille actuellement sur une modernisation du scénario.


Ben Affleck

Une histoire de puces

Christian Clavier aura **Daniel Auteuil** pour partenaire dans *L'Entente cordiale*. Dans cette comédie adaptée de *The Interpretator*, un traducteur se retrouve engagé dans une transaction impliquant un ancien diplomate commandité par les services secrets français et un ex-membre du KGB, le but étant de récupérer une puce électronique éradiquant toute forme de douleur mais explosant au bout d'une douzaine d'heures.

Zone libre

Le comédien et réalisateur **Christophe Malavoy**, qu'on n'a pas vu au cinéma depuis *Le Dernier Jour*, réalisera *Zone libre*, avec **Mathilde Seigner** ; *Zone libre* est inspiré de la pièce de théâtre de **Jean-Claude Grumberg** qui lui a valu le Molière du meilleur auteur dramatique en 1991. Cette oeuvre raconte la conditions des juifs de Pologne.

EXPRESS

Meg Ryan incarnera une star hollywoodienne dans *The Role of a Lifetime*, une comédie romantique dont l'action se déroulera à Broadway. Dans ce long métrage, un metteur en scène britannique souhaite reprendre une pièce de Shakespeare à Broadway. Mais les investisseurs imposent une condition : qu'une star hollywoodienne tienne le rôle principal... **John Cusack** et **Morgan Freeman** (*Danny the Dog*) joueront encore ensemble dans *The Contract*, le nouveau thriller de **Bruce Beresford**. Le film racontera l'histoire d'une famille dont le grand-père, le père et le fils croisent la route d'un tueur à gages... **Juliette Binoche** tourne *Mary* d'**Abel Ferrara** où elle tient le rôle d'une actrice qui doit interpréter sainte Marie-Madeleine. À ses côtés, on retrouve **Forest Whitaker**, un présentateur de télévision qui trouve dans les thèmes religieux matière à ses émissions de *talk-show*...

Sources : *Variety, CinéLive, Movieline The Hollywood Reporter, Première*

Maudits locataires ? Maudits Français ?

3269684A

TQc	15 17 24 45	À la di Stasio	Qui dit vin...	Écran libre	Il va y avoir du sport!	ELDORADO (4) avec Pascale Bussières	SIGNS AND WONDERS (3) Avec Charlotte Rampling	Maux d'amour	8	8
CANAUX	17 h 00	17 h 30	18 h 00	18 h 30	19 h 00	19 h 30	20 h 00	20 h 30	21 h 00	21 h 30	22 h 00	22 h 30	23 h 00	23 h 53	VD	VDO

voilà! VOTRE SOIRÉE DE TÉLÉVISION

THÉRÈSE PARISIEN
COLLABORATION SPÉCIALE

16H30 ARTV
QUELLE FAMILLE ! QUELLE HISTOIRE !
Deux millions de gens ont suivi *Quelle famille !* entre 1969 et 1974. Janette Bertrand, Martin et Isabelle Lajeunesse, Ghislaine Paradis et Joanne Verne racontent leurs souvenirs. Suivent quatre épisodes originaux de la série.

19H 22
THE BARBARA WALTERS SPECIAL
Jamie Foxx y va de révélations sur son enfance. L'humoriste Will Ferrell et la *Desperate Housewives* Teri Hatcher répondent aussi à Barbara.

19H30 10
LES OLIVIER 2005
Martin Matte, en nomination comme humoriste de l'année avec Jean-Michel Anctil, Lise Dion, Mario Jean et Louis-José Houde, anime la septième édition de ce gala qui récompense les humoristes. Le père des Bougon, François Avard, participe aux textes...

20H 2
TOUT LE MONDE EN PARLE
Les Trois Accords sont chez Guy A. avec Pascale Bussières, Michel Louvain, le chanteur M, l'agent négociateur Gilles Lupien et l'as de l'infiltration Éric Nadeau.

20H 8 12 22
OSCAR COUNTDOWN
Pour les boulimiques du tapis rouge qui ne veulent pas rater un potin, un scandale, une robe, une déclaration et, peut-être, un mamelon...

20H30 8 12 22
THE 77th ANNUAL ACADEMY AWARDS
Chris Rock anime la soirée du cinéma hollywoodien devant la crème de la crème. Ils seront tous là : Prince, Sean Penn, DiCaprio, Dustin Hoffman, Jamie Foxx, Travolta, Robin Williams... On sait quand ça commence, on sait jamais quand ça finit !

	CANAUX	18 h 00	18 h 30	19 h 00	19 h 30	20 h 00	20 h 30	21 h 00	21 h 30	22 h 00	22 h 30	23 h 00	23 h 30	VD	VDO	
SRC	2 9 13	Le Téléjournal	Découverte / Le psychologue et le garçon sans pénis		Et Dieu créa... Laflaque	Tout le monde en parle / Les Trois Accords, Pascale Bussières, Michel Louvain				Le Téléjournal	Pleins Feux / La Francophonie chante Félix Leclerc		LE SALAIRE DE LA PEUR (2)	4	4	RC
TVA	4 7 8 t 10	Le TVA 18 heures	Juste pour rire - Gala multi-animateurs		Les Olivier 2005					Le TVA	ROCKY II (5) avec Sylvester Stallone, Talia Shire (22:25)			7	7	TVA
TQc	15 17 24 45	Qui dit vin...	Écran libre	Il va y avoir du sport! / Macha Grenon		ELDORADO (4) avec Pascale Bussières, Robert Brouillette				SIGNS & WONDERS (3) avec Stellan Skarsgard, Charlotte Rampling (21:57)				8	8	TQ
TQS	16 30 35	AUSTIN POWERS CONTRE L'HOMME AU MEMBRE D'OR (4) avec Mike Myers, Beyoncé Knowles				LE GRAND COUP (4) avec Robert De Niro, Edward Norton					Faut le voir pour le croire (22:36)		Le Grand Journal (23:36)	5	5	TQS
CTV	12	News	CTV at the Oscars	Barbara Walters Special		Oscar Countdown	The 77th Annual Academy Awards						CTV News	11	11	CTV
	8													45	61	
	CBC 6	THE ARISTOCATS (4) (17:00)		Marketplace	Venture (19:27)	4:50 FROM PADDINGTON (4) avec Geraldine McEwan, Pam Ferris				Sunday Night		Mary Walsh	Reflections	13	13	
	ABC 22	ABC News	...Athlete	Barbara Walters Special		Oscar Countdown	The 77th Annual Academy Awards						Will & Grace	22	22	
	CBS 3	News	CBS News	60 Minutes		Cold Case		COLLATERAL DAMAGE (5) avec Arnold Scharzenegger				News (23:08)	... (23:38)	21	21	
	NBC 5		NBC News	Dateline NBC		Law & Order... (20:06)		Law & Order (21:07)		Law & Order: SVU (22:08)			... (23:38)	18	23	
PBS	33	Ballykissangel		...Wine	Waiting...	Nature / White Sharks - Red Triangle		Masterpiece Theatre / Goodbye Mr. Chips				BROADCAST NEWS (4)		43	64	PBS
	57	BBC News	Wall Street	Classic Gospel								BBC News	WITNESS (4)	46	24	
	A&E	Find & Design		Jam Sessions		Dog the Bounty Hunter						CSI Miami		73	39	
	ARTV	Quelle famille! (17:00)		Orgueil et Préjugés (5/6)		L'Actors Studio / Johnny Depp		Thema: Don Quichotte		Thema: Don Quichotte			... (23:35)	31	31	
	BRAV	Dead Famous		Arts & Minds	Windows...	Shaping Art	The Artist's...	CASINO (3) avec Robert De Niro, Joe Pesci						72	34	
	CD	Québec en humour		Docu-d / Mohammed Ali - Une vie de combats				Sans détour / Citizen Black				48 heures		20	20	
	CS	Pour une agriculture équitable		Lachimie.COM	Home Biz TV	Planète Terre		Contexte... des psychotropes		L'ère du développement...		Initiation à l'astronomie		47	26	
	DISC	Frontiers of Construction		Daily Planet		Discovery Presents / Animal Face-off				MythBusters / Brown Note		Daily Planet		37	37	
	EV	Itinéraires de rêve / Californie		Asslama	...l'Espagne	...des restos	...le spa	Top des stars	Gilles Proulx	Pilot Guides / Vienne		Documentaires européens		23	51	
	FC	Disney (18:06)	Mentors (18:33)	Radio Free...	... (19:50)	Are you Afraid of the Dark (20:16)		THE PELICAN BRIEF (4) avec Julia Roberts, Denzel Washington					... (23:18)		67	
	FOX	... (14:00)	What I Like	INDEPENDENCE DAY (5) avec Will Smith, Bill Pullman						Summerland: Beginnings				36	46	
	GBL-Q	Global News	...Sunday	Kinf of the...	Malcolm...	The Simpsons	Arrested...	Family Guy	Simpsons	Crossing Jordan		...Sunday	Sports	3	3	
	HI	Trouvailles... / Rimouski		Made in Québec / Vétérinaire		Pare-chocs à pare-chocs		JAG		LES CHEYENNES (3) avec Richard Widmark, Carroll Baker				25	53	
	HIST	The Sea Hunters		Antiques Roadshow		Monarchy		INVESTIGATION OF A CITIZEN ABOVE SUSPICION (3) avec Gian Maria Volonte					Manhunt	49	47	
	LIFE	Style Star	Fashion File	Taking it off		So Chic	Sexy Girl	Crash Test Mommy		...on Top	Skin Deep	Taking it off		71	29	
	MMAX	Les Idoles...	...nos idoles	Nostalgia / Beau Dommage		Musicographie / Isabelle Boulay		Week-end... Elton John		Week-end... Elton John		Musicographie / Isabelle Boulay		32	48	
	MP	Top5M+...	Top5M+...	Ashlee...	Babu à planche		Crampe...	Viva la Bam	Les pourris...	Pauvres...	Les Jeunes...	Le Mike...	Pimp mon char	30	30	
	MTL	Noir de monde		American Dreams		Hellas Spectrum		...arménien	Acasa	Navy NCIS		Teleritmo		14	14	
	NW	BBC News	The Desk	the fifth estate		CBC News: Correspondent		CBC News: Sunday Night		The Passionate Eye Showcase			Hemispheres	48	25	
	RDI	Michaëlle		Le Journal	La Part...	Ushuaïa Nature		LeTéléjournal	Le Point	5 sur 5		Téléjournal	Sec. Regard	19	19	
	RDS	En forme...	Sports 30	Claude Mailhot questionne		Challenge, sapeurs-pompiers		Les hommes forts canadiens		Sports 30	Championnats mondiaux de hockey pee-wee			33	33	
	S+	Les Soeurs McLeod		Saint-Tropez, sous le soleil		Pour la cause		L'Oeil du crime		L'Heure de vérité		Les Experts		24	52	
	SHOW	Silent Witness		HARVEST (5) avec Ted Shackelford, Rebecca Jenkins				Trailer Park Boys		Six Feet under			... (23:20)	40	40	
	SPA	Battlestar Galactica		Smallville		Star Trek: Enterprise		BLADE (4) avec Wesley Snipes, N'bushe Wright					VAMPIRELLA		32	
	SPN	NBA (16:00)	Sportsnetnews	CHL Hockey / Moose Jaw - Medicine Hat						Sportsnetnews			Sacred Ride	38	38	
	TFO	Degrassi...	Télé-litté	Panorama	Éclaireurs	Musique de chambre...		LE CAVE SE REBIFFE (4) avec Jean Gabin, Maurice Biraud				Rythmes du monde				
	TLC	Faking it Stunt (14:00)		Trading Spaces: Family		What were you Thinking?				Area 51: Fact or Fiction		Trading Spaces: Family		39	27	
	TSN	.... (15:00)	Sportscentre	Oak Bluffs Monster Shark...		Timeless	I'd do Anything			Sportscentre		PGA Golf		28	28	
	TTF	6teen	...le meilleur	Zéroman	Duck...	Les Simpson	Futurama	Duck...	Planète crue	Delta State	Décalés...	Les Simpson	Futurama	34	45	
	TV5	... (17:30)	Journal FR2	Vivement dimanche / Philippe Candeloro			Écrans...	Culture et Dépendances			Le Journal	Bibliotheca	Kiosque	15	15	
	TVO	Workforce	Serious...	Vox	Renegadepress	CHILD'S PLAY avec Warren Clarke, Colin Buchanan				The Holier it Gets		Diplomatic...	Film 101	74	56	
	VIE	Quand la vie est un combat		Décore ta vie	Métamorphose	...Ménage	Dre Nadia...	...en toute confidence		C'est pourtant vrai		Le sexe dans tous ses ébats		35	44	
	VOX	... (17:30)	Planifiez...	Esprit libre	...École	Parole et Vie		Ma maison		À l'heure de Montréal		BoxeRock		9	9	
	VRAK	Parents...	Les jumelles	Le Temple de la renommée										16	16	
	YTV	... (16:00)	Garfield...	Gilmore Girls		YTV's Hit List		Girlz TV	Fries with that	15/Love	Radio Active	Ready or not		44	18	
	Z	Monstres mécaniques		Cour à "Scrap"		Métal hurlant		Gamerz		La Patente	E.Sexe	Tru Calling		26	54	
	CANAUX	18 h 00	18 h 30	19 h 00	19 h 30	20 h 00	20 h 30	21 h 00	21 h 30	22 h 00	22 h 30	23 h 00	23 h 30	VD	VDO	

CÂBLE

ARTS VISUELS

Révolutions nationales



JÉRÔME DELGADO
COLLABORATION SPÉCIALE

OTTAWA — Après Montréal, c'est dans la capitale nationale que les années 60 poursuivent leur retour en force. Depuis un mois, deux expos plutôt qu'une — et même trois, avec celle sur le design tout juste inaugurée à Gatineau —, reviennent sur l'époque et sur l'essor au Canada de nouveaux langages artistiques.

Bien des gens s'étaient étonnés à l'automne 2003 du peu d'exemples locaux dans *Village global : les années soixante*, exposition montée par le Musée des beaux-arts de Montréal. Ce n'était que la première expo d'une longue série consacrée par les musées du pays à une décennie-clé. Les artistes canadiens, c'est à Ottawa qu'on leur rendrait hommage. Voici donc *Les Années soixante au Canada*, qui a pris l'affiche au Musée des beaux-arts du Canada (MBAC), et *Les Années soixante, la question de la photographie*, que propose son voisin, le Musée canadien de la photographie contemporaine.

Avec quelque 80 oeuvres, le tour d'horizon du MBAC se veut général et rassembleur. C'est à la fois sa force et sa faiblesse. Éclatée et hétéroclite, organisée un tant soi peu par thèmes (« Le retour de Dada », « Sensibilités pop », « Art conceptuel »...), *Les Années soixante au Canada* donne une idée des innovations plastiques et de l'audace des projets de tous et chacun. Sauf que certains choix, autant dans la présentation que dans la sélection des oeuvres, laissent sceptique.

Le parcours s'ouvre tout de même avec une pièce qui bouscule, encore aujourd'hui, nos habitudes. *Housse* de Les Levine, artiste de Toronto fasciné par les matériaux industriels, est une immense structure argentée qui parle autant d'environnement que de perception. De facture éphémère, reconstituée pour l'occasion dans le petit vestibule en guise d'apéro, la structure se gonfle et se dégonfle. Elle écrase presque le visiteur, tel un *Big Brother*, d'autant plus que des caméras et des micros captent et diffusent l'image et les paroles de chaque passant.

Pancanadienne, l'expo doit jongler avec les deux solitudes — et même avec les Premières Nations, bien que le *politically correct* soit une pratique plus récente. Si des jumelages s'imposaient (Serge Lemoyne et Greg Curnoe sont un peu le pendant l'un de l'autre tellement leurs oeuvres cultivent des similitudes), d'autres n'étaient pas nécessaires. La petite salle « Perception, perception, perception » rassemble six oeuvres portant sur des explorations « visuelles ». Mais entre les études chromatiques d'Yves Gaucher et les essais brumeux de Charles Gagnon d'un côté (tous les deux inspirés par la musique) et, de l'autre, les jeux de perception signés Michael Snow, il y a tout un spectre. Entre ces extrêmes, les exercices sur toile psychédéliques de Marcel Barbeau et de Brian Fischer, forts similaires, s'avèrent peu significatifs.

Époque mouvementée, révoltes politiques et avancées scientifiques, l'expo puise dans ces vecteurs. Mais l'esprit de contestation, de remise en question, brille par son absence. Au mieux, on vénère l'explosion picturale et la sculpture sans socle ; au pire, le ludique et le spectaculaire gagnent du terrain.

Joyce Wieland, féministe avant l'heure, donne de quoi sourire avec un diptyque de 1968, bilinguisme à la Trudeau oblige. Sur fond de coton embelli de coeurs et de couleurs gaies, son *Reason over Passion*, devenu en français *La Raison avant la passion*, joue quand même sur plus d'un paradoxes.

Ce n'est pas le cas de l'installation cubique d'un certain Michael Hayden, *Machine à têtes*, dont les procédés illusionnistes sont, sinon simplistes, à tout le moins fort désuets. Les nostalgiques, et les amateurs de rock, se délecteront davantage avec la compilation d'extraits de 300 succès de la décennie à écouter individuellement. Il n'y a que 10 secondes par tube. Ça illustre l'ensemble de l'expo : un collage de pièces et d'univers qu'on effleure au passage.

Et la photo ?

Exclusivement photographique, moins disparate donc, l'autre expo est autrement plus sobre et plus efficace. À l'exception d'une pièce de Serge Tousignant qui accueille et qui décoiffe le visiteur, l'accrochage ne révolutionne rien. Presque chronologique, il ne fait que démontrer l'idée que, dans les années 60, le photographe est passé d'un statut d'humaniste observateur à un rôle plus impliqué et personnel.

Le parcours est subtilement progressif, nous amenant tranquillement vers une photographie plus formaliste et éclatée. Ainsi, les premières oeuvres, de Pierre Gaudard et Sam Tata, s'inscrivent dans la continuité d'une tradition documentaire. La figure humaine disparaît ensuite au profit de l'architecture et du paysage (les vitrines urbaines à la John Flanders). Puis, dans l'ultime section, c'est l'éclatement entre un AA Bronson, qui se sert de son appareil pour se multiplier à l'infini, et un Pierre Ayot, qui exploite le réalisme de l'image au bénéfice de ses trompe-l'oeil.

Bref, cette expo, à l'instar de la monumentale série de type *land art* de Bill Vazan (*Ligne transacandienne*), couvre la création *coast to coast* de manière plus significative. Voici, nous dit-on, ce qui a été imaginé au Canada.

LES ANNÉES SOIXANTE AU CANADA, Musée des beaux-arts du Canada, et LES ANNÉES SOIXANTE, LA QUESTION DE LA PHOTOGRAPHIE, Musée canadien de la photographie contemporaine, jusqu'au 24 avril. Ouvert du mercredi au dimanche. Info : 1-888-319-2787.

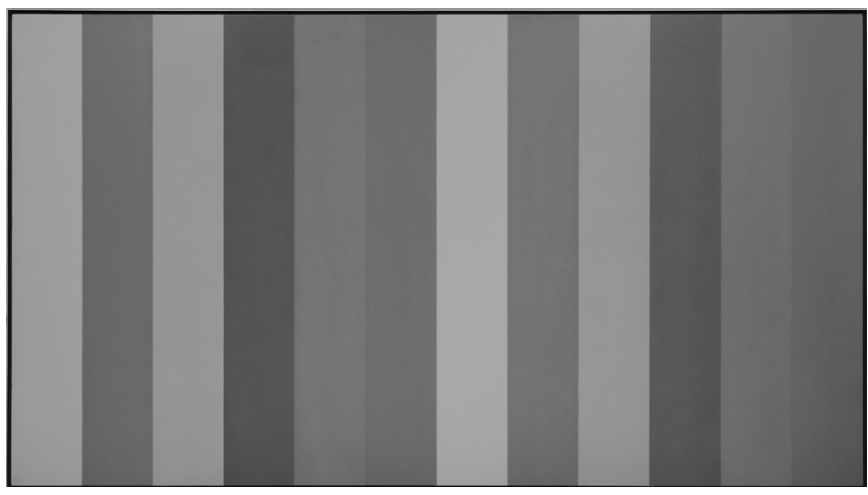


PHOTO FOURNIE PAR LE MBAC

De Guido Molinari, une acrylique sur toile de 1967.



PHOTO FOURNIE PAR LE MBAC

Une oeuvre de 1968 de Claude Tousignant.



PHOTO FOURNIE PAR LE MBAC

De Joyce Wieland, l'oeuvre en coton piqué intitulée *La Raison avant la passion*.

Télé-Québec
telequebec.tv
Ce soir
19 h
Il va y avoir du sport !
Les droits des locataires. Complexés face à la France ?
Animation : Marie-France Bazzo
Invitée : Macha Grenon
17 h
À la di Stasio
Les braisés avec Normand Daneau. Osso bucco, porc à l'abricot...
18 h
Qui dit vin...
Claire Pelletier. Le grenache.
Animation : Chrystine Brouillet
Télé-Québec
ça change de la télé
3270023A

3294868
41e SALON INTERNATIONAL DE
l'ÉSOTÉRISME
de Montréal
LIVRES
MÉDIUMS
ASTROLOGIE
CHIROLOGIE
CLAIRVOYANCE
PARANORMAL
MÉDITATION
SPIRITUALITÉ
RÉINCARNATION
SANTÉ
HEALING
AURAS
TAROT
Prix d'entrée :
Adultes : 9 $
Aîné(e)s : 6 $
(Taxes incluses)
4 mars 16 h - 23 h
5 mars 11 h - 22 h
6 mars 11 h - 19 h
• Conférences et démonstrations •
MARCHÉ BONSECOURS
350, rue St-Paul Est
Vieux-Montréal
Champ-de-Mars
Édifice Chaussegros-de-Léry
Vieux-Port de Montréal
Marché Bonsecours
3294870

MNM Montréal/ Nouvelles Musiques
→ Festival international
28 février au 10 mars 2005
Info 514 843 9305
www.festivalmnm.ca
Walter Boudreau et
Denys Bouliane
Directeurs artistiques /
Artistic Directors
SMCQ McGill La Fondation SOCAN OSM ESPACE MUSIQUE 100.7 FM cbc radio 98.5 fm Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts Patrimoine canadien Canadian Heritage Conseil des arts et des lettres Québec Culture et Communications Relations internationales CIEC Les Arts et Montréal Morneau Sobeco Le Devoir Fonds de solidarité FTQ Quadriscan Radio France PALL Medical The Gazette AAA Gambro BCT Desjardins Bayer HealthCare
3296892A

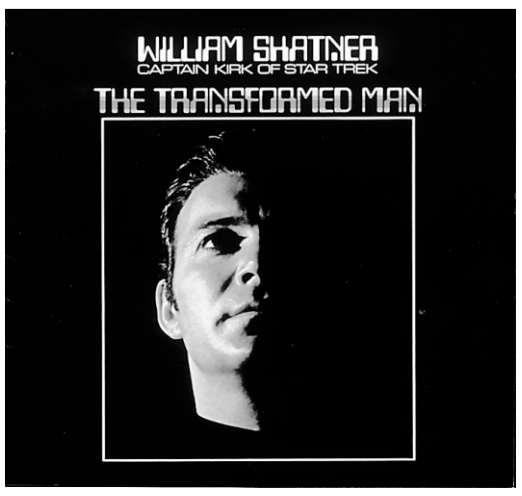
Winnie l'ourson et Walt Disney Pictures présente
l'éfélant
(Version française de *Pooh's Heffalump Movie*)
disney.com/heffalump
©Disney

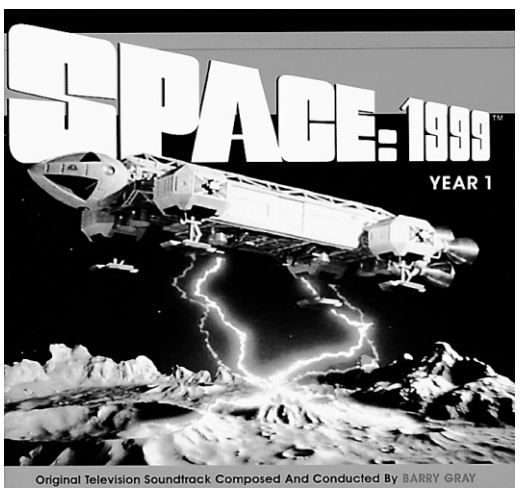
3 NOMINATIONS AUX OSCARS MD
MEILLEUR ACTEUR • DON CHEADLE
MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN • SOPHIE OKONEDO
MEILLEUR SCÉNARIO ORIGINAL • KEIR PEARSON & TERRY GEORGE
« LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE! DON CHEADLE EST FANTASTIQUE... »
-RICHARD ROEPER, EBERT & ROEPER
« ★★★★ »
-CLAUDIA PUIG, USA TODAY
HÔTEL RWANDA
www.hotelrwanda.com
www.unitedartists.com
3296610A
VERSION FRANÇAISE
CINEPLEX ODEON QUARTIER LATIN
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE
CINÉ-ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY
AMC THEATRES FORUM
CINEPLEX ODEON CAVENDISH
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS
SON DIGITAL
DÉCONSEILLÉ AUX ENFANTS

«Un conte réconfortant.»
Leah Rozen, People
Winn-Dixie
version française de «BECAUSE OF WINN-DIXIE»
www.becauseofwinndixiemovie.com
VERSION FRANÇAISE
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN
FAMOUS PLAYERS STARCITÉ MONTRÉAL
CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)
LES CINÉMAS LANGELIER 6
LES CINÉMAS GUZZO PARADIS
MÉGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14
MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
MÉGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16
FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL
CINÉMA ST-EUSTACHE
CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE
LES CINÉMAS GUZZO STE-THÉRÈSE 8
MÉGA-PLEX GUZZO TERREBONNE 14
CINÉPLEX ODÉON CHÂTEAUGUAY ENCORE
CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION
CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON
CINÉMA TRIOMPHE LACHENAIE
GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE
CAPITOL ST-JEAN
CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE
LE CARREFOUR 10 JOLIETTE
CINÉMA ST-LAURENT SOREL-TRACY
CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD
CINÉMA GALERIES GRANBY
CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE
CINÉMA LAURIER VICTORIAVILLE
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉMAS AMC LE FORUM 22
FAMOUS PLAYERS COLISÉE KIRKLAND
CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mall)
CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES
CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)
MÉGA-PLEX GUZZO LACORDAIRE 16
LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10
MÉGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14
Consultez les guides-horaires des cinémas ou visitez le www.enprimeur.ca
MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL

LA MEILLEURE COMÉDIE DE L'ANNÉE
5 NOMINATIONS AUX OSCAR INCLUANT
MEILLEUR FILM
À LA DÉRIVE
DU RÉALISATEUR DE ÉLECTION ET MONSIEUR SCHMIDT
Version française de«SIDEWAYS»
www.foxsearchlight.com
VERSION FRANÇAISE
13 ANS +
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE
MÉGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉMAS AMC LE FORUM 22
FAMOUS PLAYERS COLISÉE KIRKLAND
CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mall)
MÉGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14
3296886A Consultez les guides-horaires des cinémas ou visitez le www.enprimeur.ca

ARTS ET SPECTACLES





RÉÉDITIONS

Spécial spatial!



JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE

Carnet de bord du capitaine. Coefficient espace-temps 1968. Pendant que M. Spock est allé faire du shopping sur Vulcain, une petite étiquette de disque m'a invité, moi, James T. Kirk, à revenir sur Terre pour enregistrer un album de musique pop. Ils me trouvent très intense comme commandant du USS Enterprise et m'ont dit que je ferais un bon chanteur. Comme j'étais en permission, j'ai accepté. Je dois dire que cette aventure est une des plus étranges qui me soient arrivé.

J'ai plein de grandes qualités. Mon sens de la justice, mon esprit décisionnel, mes coups de gueule toujours bien placés et mon bedon rentré à l'intérieur. Mais je dois reconnaître qu'en musique, je ne l'ai pas trop.

En fait, je préfère parler que chanter. Mes cours de théâtre à l'Université McGill m'ont donné un sens du tragique tout à fait shakespearien. Ma façon de déclamer est fulgurante d'intensité. Surtout quand je profite des services d'un orchestre psyché-symphonique. En fait, j'en pleure moi-même. Écoutez bien ma version de *Lucy in the Sky with Diamonds*. Je suis tellement en feu qu'il y a risque d'incendie. Et celle de *Mr Tambourine Man*, ahurissante de virilité. Je me calme un peu sur ce classique de Jobim (*How Insensitive*) mais là encore, je dois dire que je me surpasse. Les poings serrés, la mâchoire itou. La sueur sur mon front. Les muscles en alerte. La théâtralité exacerbée. Oui, la nuance a un nom : James T. Kirk.

Comment ça, pas subtil ? Comment ça, je surjoue ? On ne commande pas un vaisseau spatial avec de la finesse, vous saurez. Je suis humain, c'est ma plus grande force. Et je pense à Spock qui n'a pas d'émotions. Vibrera-t-il au son de mon disque ? Rééditera-t-on cet album ? L'avenir le dira...

Cosmos 2005

Si vous avez entre 30 et 40 ans, *Cosmos 1999* vous dira sûrement quelque chose. Cette série culte, produite par Gerry Anderson, a fait la joie des amateurs de science-fiction , entre 1973 et 1976. Elle racontait les péripéties d'une communauté de scientifiques coincée sur une base lunaire parce que la Terre avait explosé (en 1999). Intéressante prémonition, qui ne s'est pas concrétisée. En tout cas, pas encore...

De l'émission, de vagues images. On revoit les combinaisons beiges en fortrel, les moustaches, les vaisseaux de forme phallique, l'oeil mouillé de Barbra Bain, les sourcils froncés de Martin Landau.

Pour la musique, par contre, c'est plus clair. Comment oublier ce générique apocalyptique signé Barry Gray, truffé d'explosions et de vaisseaux en détresse ? Comment oublier cette furieuse livraison de wah wah de guitare fuzz ? Le tout ne dure qu'une minute. Mais : wow ! Plus funky que ça tu meurs.

La déception : le reste du disque n'a rien à voir. Hormis deux ou trois joyaux aux effets sonores cosmo-psychédéliques, on plonge assez vite dans la musique de film typique, avec violons, ambiances dramatiques et citations de grands classiques. Un bien petit bémol du reste, pour une réédition aussi attendue.

À noter que le CD ne couvre que la première saison. Le générique de la saison suivante, signé Derek Wadsworth, était beaucoup moins percutant. D'ailleurs, qui s'en souvient ? Après avoir été évincé de la série, Barry Gray n'a plus jamais composé pour la télé...

THE TRANSFORMED MAN
William Shatner - Captain Kirk of Star Trek
Chronicles/Geffen/Universal

SPACE 1999
Original television soundtrack composed and conducted by Barry Gray
ITC/Fusion III

TOMMY LEE JONES
MAN OF THE HOUSE
version originale anglaise
sony.com/ManOfTheHouse
REVOLUTION STUDIOS
COLUMBIA PICTURES
13 ANS +
PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!
✓SON DIGITAL
CINÉMAS AMC LE FORUM 22 ✓
FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓
FAMOUS PLAYERS COLISÉE KIRKLAND ✓
MÉGA-PLEX™ GUZZO SPHERETECH 14 ✓
LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10 ✓
MÉGA-PLEX™ GUZZO TASCHEREAU 18 ✓
MÉGA-PLEX™ GUZZO LACORDAIRE 16 ✓
CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ✓
Consultez les guides-horaires des cinémas ou visitez le SonyPicturesReleasing.ca
CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES ✓
FAMOUS PLAYERS STARCITÉ HULL ✓
Voyez les OSCARS® ce soir sur le réseau CTV • 20h30

Le film no 1 au Canada!
WILL HITCH
version française
Hitch.com
COLUMBIA PICTURES
Voyez les OSCARS® le 27 février sur le réseau CTV • 20h30
G PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!
Consultez les guides-horaires des cinémas ou visitez le SonyPicturesReleasing.ca
Voyez les OSCARS® ce soir sur le réseau CTV • 20h30

BOOGEYMAN
— LE POUVOIR DE LA PEUR! —
version française de BOOGEYMAN
Le cauchemar devient réalité.
SENATOR
GHOST HOUSE
SCREEN GEMS
sony.com/Boogeyman
13 ANS + HORREUR
PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!
Consultez les guides-horaires des cinémas ou visitez le SonyPicturesReleasing.ca
Voyez les OSCARS® ce soir sur le réseau CTV • 20h30

«Le meilleur film familial depuis ‹Maman, J'ai raté l'avion›.»
Mike Sargent, WBAI-FM
QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE?
version française de «ARE WE THERE YET?»
sony.com/AreWeThereYet
REVOLUTION STUDIOS
COLUMBIA PICTURES
3296882A
G PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!
Consultez les guides-horaires des cinémas ou visitez le SonyPicturesReleasing.ca
Voyez les OSCARS® ce soir sur le réseau CTV • 20h30

CÉLÉBRITÉS...



95 ANS - ÇA SE FÊTE
Bonne fête à Grand-Maman
ALINE DES LONGCHAMPS
De ta petite-fille Chantal, de tes nièces et de tous ceux qui t'aiment.



RAOUL GOBEIL, 27 FÉVRIER 2005: 85 ANS
À un mari, un papa, un grand-papa extraordinaire!
Félicitations et merci pour ces belles années!
De ton épouse, tes filles et de tous ceux qui t'aiment.

VOUS AVEZ UN ÉVÉNEMENT À CÉLÉBRER?
Soulignez-le ! LA PRESSE
tous les dimanches dans *La Presse*
Composez le (514) 285-7274
appels interurbains (sans frais) 1 866 987-8363
celebrite27/02/05

Derrière le décor de *The Aviator*

PARÉ
suite de la page 1

Claude Paré a entrepris la réalisation des décors du film *The Aviator* en mars 2003. Même avec les dessins et les maquettes de Dante Ferretti et une enveloppe budgétaire de 10 millions, tout était à faire. Mais surtout à bien faire. Car Martin Scorsese n'est pas le genre de cinéaste qui tourne à la va-vite ou à l'aveuglette. Pour ce maître du cinéma, chaque petit détail compte : les fleurs de la tapisserie comme les chaussures du dernier figurant.

En un temps record — sept mois —, l'équipe pure laine québécoise de Paré a construit un immense cabaret — le célèbre Coconut Grove —, la façade du Grauman's Chinese Theatre de Los Angeles, le bureau, la salle de projection et de montage de Howard Hughes, sa maison de campagne, ses hangars, sa flotte d'avions, sans oublier l'intérieur et l'extérieur du Spruce Goose, l'énorme baudruche volante qui, à l'époque, était le plus gros objet volant au monde.

« On disposait d'environ un million de dollars par décor, raconte Paré. Construire la maison de H.H. a coûté environ 800 000 $. Ça, c'est sans compter les meubles, les tapis et les lampes art déco venus par conteneur de Los Angeles et dont la valeur était estimée à 450 000 $. »

Paré avait sous ses ordres une armée d'environ 125 menuisiers, dont Réjean Brochu, son fidèle complice depuis 30 ans. Environ 200 autres ouvriers venaient compléter une équipe qui, pendant sept mois, a travaillé sept jours sur sept et parfois jour et nuit, pour respecter les échéances.

Le jour où le Coconut Grove, une des pièces de résistance du décor, fut enfin prêt, Claude Paré s'est tourné vers ses coéquipiers. « Regardez-le bien, leur a-t-il lancé, c'est pas un décor, c'est un événement scénographique. Vous ne verrez peut-être plus jamais quelque chose d'aussi grandiose de votre vie ! »

Pourtant Paré n'en était pas à son premier film américain ni à son premier décor de millionnaire. Il venait de terminer le tournage à Montréal du film-castastrophe *The Day After Tomorrow*, avec une enveloppe budgétaire de 26 millions seulement pour les décors. Avant cela, il avait travaillé pour Sir Richard Attenborough (*Grey Owl*), Jean-Jacques Annaud (*Seven Years in Tibet*), Frank Oz (*The Score*) et Phillip Noyce (*The Bone Collector*). Mais Martin Scorsese, à ses yeux, est un maître et la crème des réalisateurs. « Après lui, je vois difficilement comment on peut monter plus haut. La différence entre lui et les autres, c'est le souci quasi maniaque qu'il porte à chaque chose. Le regarder travailler est un immense privilège dont je ne me suis pas privé. »

Autre privilège dont il se souviendra longtemps, celui d'avoir côtoyé Marlon Brando pendant le tournage à Montréal du film *The Score*.

« Le regarder jouer était fascinant. Il les écrasait tous : De Niro comme Edward Norton, mais surtout, le réalisateur qu'il a foutu à la porte du plateau. Ce dernier dirigeait de son Winnebago à l'extérieur et parlait aux acteurs à travers un système d'intercom. Quand Brando est parti au bout de trois semaines, tout le plateau a poussé un immense soupir de soulagement. »

Claude Paré a débuté dans le cinéma à Montréal il y a 30 ans. Grâce à un stage offert par l'ONF, il s'est retrouvé comme accessoiriste sur *Le Temps de l'Avant*, un film d'Anne Claire Poirier avec Michel Brault à la caméra. Le cinéma québécois, encore très marqué par le documentaire et le cinéma-vérité, se préoccupait peu de décors et de direction artistique dans ce temps-là. Mais les choses se sont mises à changer. Des films d'époque comme *J.A. Martin, photographe* ou *Cordélia*, les deux signés par Jean Beaudin, ont subitement mis en relief la nécessité de concevoir un monde visuel qui serait inventé ou reconstruit de toutes pièces.

DERNIER FILM
Sideways, d'Alexander Payne, en nomination aux Oscars pour le meilleur film de l'année.

DERNIER DISQUE
Jorane, *The You and the Now*

DERNIER LIVRE
Charles le téméraire, d'Yves Beauchemin. Chez Fides.

DERNIER SPECTACLE
Jorane à La Tulipe.

ŒUVRE CHOC
L'Ange exterminateur, de Luis Bunuel, et *Affreux, sales et méchants* d'Ettore Scola.

ARTISTE INSPIRANT
Robert Lepage pour sa simplicité éclairante.

S'IL ÉTAIT UNE VILLE
Montréal.

S'IL N'ÉTAIT PAS DIRECTEUR ARTISTIQUE, IL SERAIT...
Chirurgien, pour sauver des vies.

Des projets

Lentement mais sûrement, Claude Paré apprenait son métier sans autre formation que celle que lui offraient les plateaux de cinéastes comme Robin Spry et Marc-André Forcier. Lorsque les équipes américaines sont arrivées avec leur armée à Montréal, Paré s'est vite joint à leurs rangs. Bientôt, il était tellement pris qu'il ne pouvait plus assurer la direction artistique des films québécois.

« Mes deux derniers films québécois, c'est *Les Boys 1*, dont j'ai dessiné le logo, et *La Comtesse de Bâton Rouge* avec Forcier. Ça me désole un peu dans la mesure où il y a un tas de films d'ici sur lesquels j'aurais volontiers travaillé. Mais on croit que je suis rendu trop cher, alors on ne m'appelle pas. Pourtant je vis ici à l'année. »

Après *The Aviator*, le directeur artistique a décidé de prendre un long congé... pour écrire un scénario de film. La fréquentation quotidienne des cinéastes lui a donné la piqûre. Il a déjà réalisé deux courts métrages dont un a été primé à l'étranger. Il a maintenant envie de s'attaquer à un long métrage de fiction qu'il réalisera lui-même et dont évidemment il signera la direction artistique.

Il a aussi profité de son dernier séjour à Hollywood pour tenter de convaincre les studios Fox de venir à Montréal tourner un film de 80 millions. Pour l'instant, le projet est orphelin d'un réalisateur comme d'un acteur principal. Cela n'a pas empêché Paré de lire le scénario et de commencer à concevoir les décors. Si jamais le projet aboutit en ville, ce sera la première fois qu'un studio américain confie la direction artistique au complet à un Québécois. Paré a bon espoir que le projet se réalise. Évidemment, si *The Aviator* gagne l'Oscar de la meilleure direction artistique ce soir, cela risque d'accélérer les choses. Mais Claude Paré ne veut pas trop miser là-dessus. Sans compter que connaissant Dante Ferretti comme Martin Scorsese, il doute que l'un des deux ait la présence d'esprit de remercier les gens de Montréal. Qu'à cela ne tienne. Peu importe ce que *The Aviator* remporte ce soir, Montréal, Claude Paré et 500 autres Québécois y seront un peu pour quelque chose. Et ça, personne ne pourra le leur enlever.

COURRIEL
Pour joindre notre chroniqueuse : nathalie.petrowski@lapresse.ca

L'actrice Lauren Bacall publie la suite de ses mémoires

AGENCE FRANCE-PRESSE

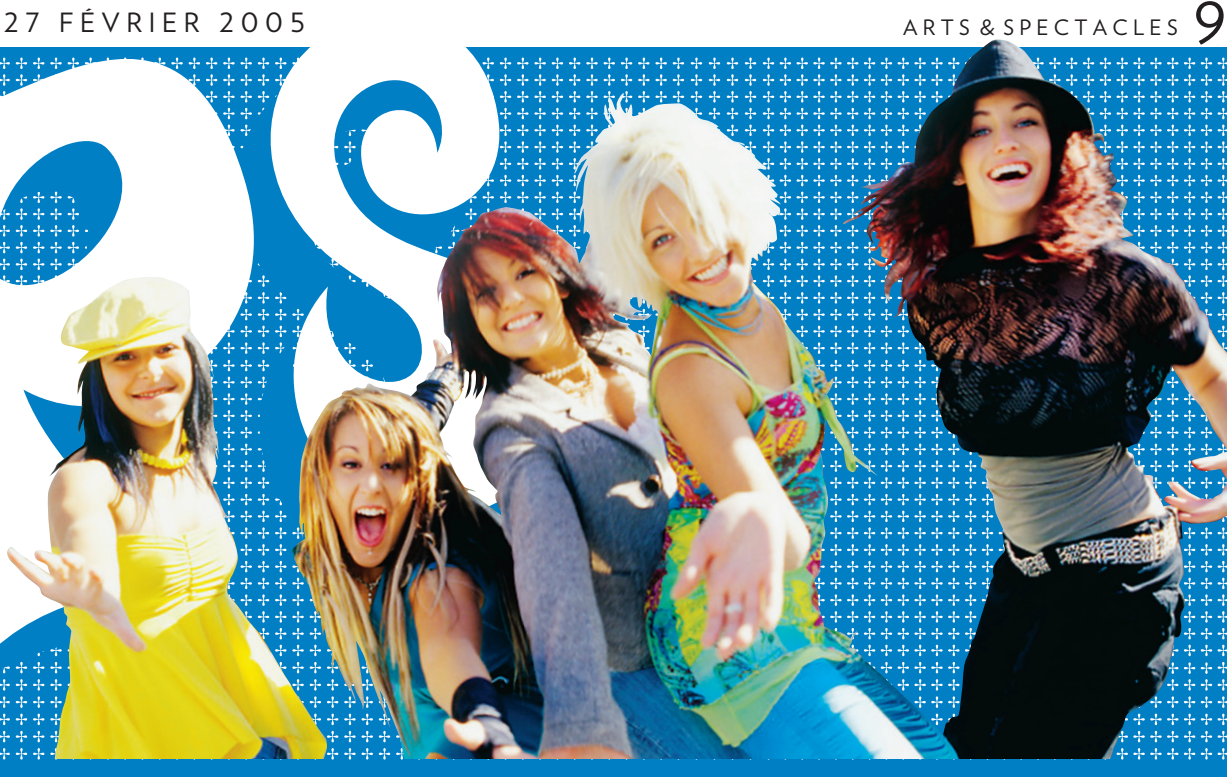
NEW YORK – L'actrice américaine Lauren Bacall va publier cette semaine une suite à ses mémoires où elle reviendra sur son mariage avec Humphrey Bogart, a-t-elle indiqué dans un entretien accordé vendredi au *New York Times*.

Ce livre, dont le titre anglais est *By Myself and Then Some*, est une suite de ses mémoires intitulés, en français, *Par moi-même*, et publiés en 1979.

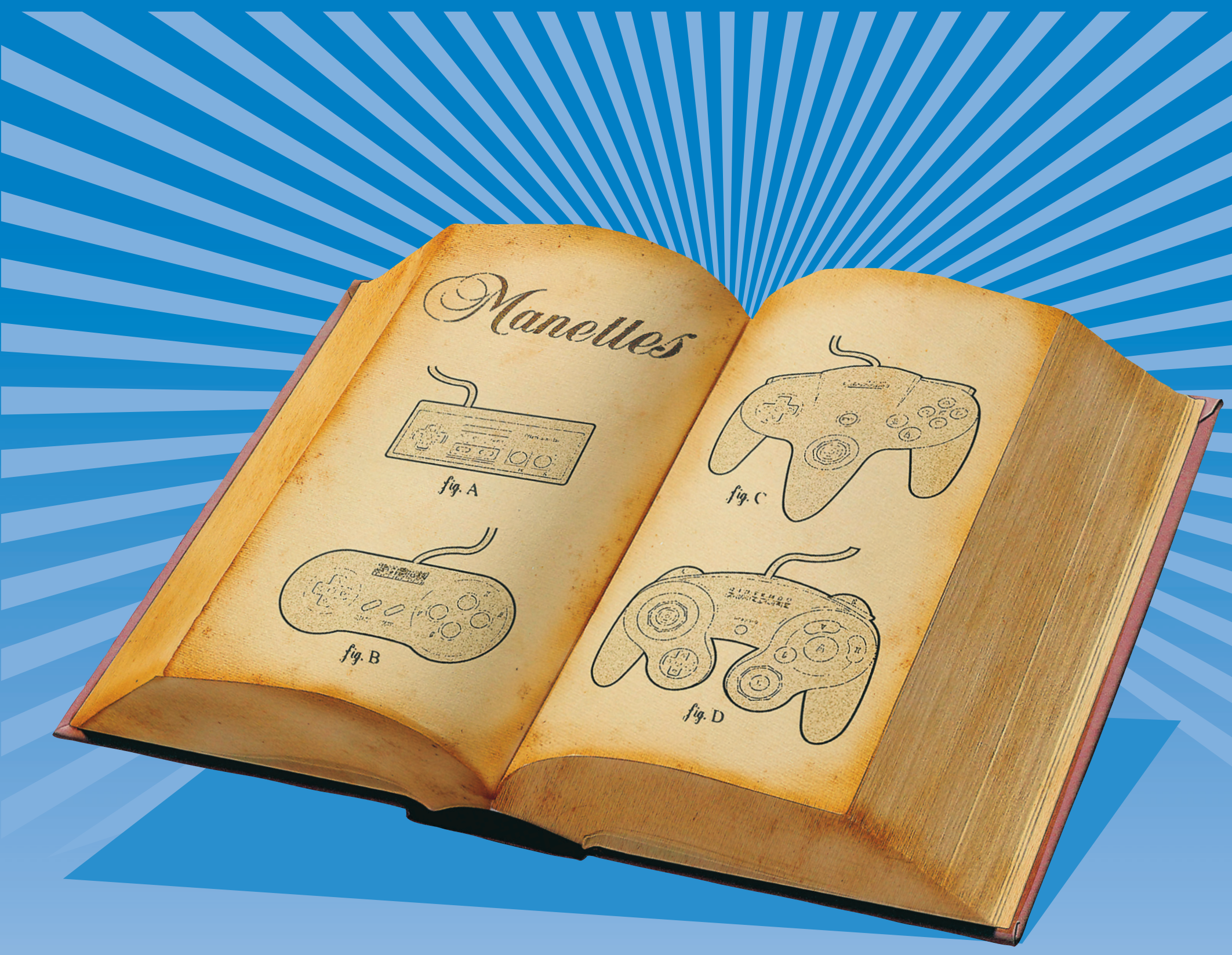
Lauren Bacall a expliqué qu'elle avait eu l'idée d'écrire une suite à ses souvenirs en recevant du courrier de jeunes admirateurs qui l'ont découverte dans ses films diffusés en DVD et qui voulaient en savoir plus sur sa vie.

« Quand j'ai un répit dans ma vie, j'écris, et cela arrive assez souvent », a confié la star, qui a ajouté avec amertume, en évoquant une vie « de conte de fées », que « rien n'est aussi bien qu'au commencement ». Dans ses mémoires, l'actrice revient sur son mariage avec Bogart et raconte sa douleur quand l'acteur est mort d'un cancer en 1957. Elle évoque aussi la disparition de Katherine Hepburn et de Gregory Peck.

OUPS



OUBLIEZ LES BABY SPICE, VOICI **LES FILLES** PAGE 2



Jouer sans manette avec Nintendo

Un jour, peut-être, les manettes de jeux vidéo illustreront les livres d'histoire, avec les machines à écrire et les gramophones. Ce n'est sûrement pas pour demain, mais d'ici là, on peut tout de même compter sur Nintendo pour concevoir de nouvelles façons de jouer aux jeux de console.

— UN TEXTE DE **FÉLIX LOCAS** À LIRE EN **PAGE 3** —

OUBLIONS LES **BABY SPICE**, VOICI LES FILLES

MÉLISSA VIAU
COLLABORATION SPÉCIALE



PHOTO OCTANT MUSIQUE

Vous souvenez-vous, à la fin des années 90, des cinq petites filles du Québec qui raffolaient du groupe Les Spice Girls? Elles ont fini par devenir les **Baby Spice**! Pour elles, c'était un véritable jeu d'incarner des personnages aussi populaires. Pendant cinq ans, le jeu est devenu leur école du show-business et le groupe a pris de plus en plus d'ampleur (elles ont donné plus de **650** spectacles au Québec et vendu plus de **200 000** vidéos!) Elles grandissaient et évoluaient en même temps que leurs fans jusqu'au jour où elles décidèrent de s'éclipser... **Le temps était venu de relever un nouveau défi.**

Un an et demi s'est écoulé depuis la fin des Baby Spice. Les cinq filles ont grandi. Âgées de 17 à 19 ans, elles n'ont négligé ni leurs études ni l'entraînement nécessaire pour garder la forme et la voix.

Il y a quelques mois, on leur a offert un contrat. Du sérieux! Ce n'était plus un jeu qu'on leur proposait, mais un engagement qui exigerait beaucoup de travail. Deux d'entre elles, Laurie et Marylou, ont décidé de quitter le monde artistique. Le processus des auditions s'est aussitôt mis en marche pour trouver deux recrues douées qui rejoindraient les trois ex-Baby Spice.

À ces auditions, Sara et Katie ont été remarquées parmi plus de 200 jeunes filles. Avec Pamela, Alexe et Mary, elles forment maintenant le groupe Les Filles. Le 9 février, elles ont lancé leur premier album *Danse ta vie!* avec Sonny Black (coréalisateur des albums de Corneille et de K'maro). Passionnées par la musique, la danse et le chant, elles se considèrent presque comme des soeurs. Aidées de Quentin Lamotta, Les Filles écrivent leurs chansons, ce à quoi elles tenaient mordicus. Pour le groupe, il est très important que les ados se reconnaissent dans les histoires qu'il chante.

Mais que seraient-elles devenues si elles n'étaient pas chanteuses? Deux d'entre elles ont répondu à cette question. Alexe, qui étudie en sciences humaines, songeait à se diriger en criminologie. Sara, elle, étudie en théâtre et, si un jour le groupe s'éteint, elle aimerait rester dans le domaine des arts ou devenir professeur de maternelle, car elle adore les enfants: «Ils sont vrais!» dit-elle.

Pour tout connaître sur les goûts, les rêves, les qualités et les défauts des cinq chanteuses, ainsi que les détails sur leur tournée promotionnelle, consultez le site: www.lesfilles.ca


KATIE


ALEXE


PAMELA


SARA


MARY

PHOTOS OCTANT MUSIQUE



CLAVARDEZ AVEC LES FILLES SUR CYBERPRESSE !

Les Filles (les ex Baby Spice) poursuivent leur aventure musicale. Après plus de 650 concerts au Québec, les jeunes chanteuses ont lancé leur premier album ***Danse ta vie***, le 9 février dernier. Venez clavarder avec deux d'entre elles, Alexe et Sara, sur **www.cyberpresse.ca/clavardage**, le mardi 1er mars à 12h30. Et courez la chance de gagner **un album autographié** ou **un t-shirt** des Filles !

MODE!



NE TE DÉCOUVRE PAS D'UN FIL

DORIANE LABROSSE
COLLABORATION SPÉCIALE

Le printemps arrive à grands pas. J'aime beaucoup cette saison, mais le hic, c'est qu'on doit encore porter les chandails chauds en laine selon les recommandations de nos parents. **J'ai la solution pour vous**. En plus, elle fera plaisir à maman et papa.



Ce printemps, le chandail long revient à la mode alors, les filles, oubliez les chandails bedaine. Essayer plutôt un chandail qui arrive environ à la hanche comme Beyoncé. Plusieurs magasins offrent ce style de chandails. De plus, vos parents seront ravis de vous voir partir pour l'école sans craindre que vous preniez froid.

Je vous propose d'aller chez **American Eagle** et **Space FB**. Le premier vend de très beaux chandails en laine ou en coton de ce genre. Le second offre des chandails en coton de toutes les couleurs.

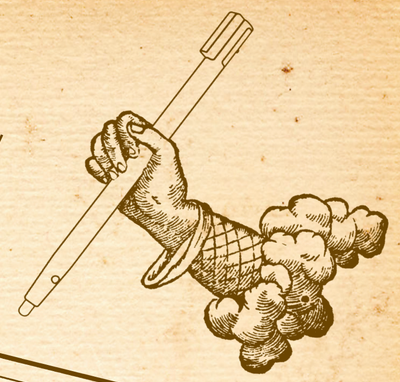


Pour ajouter un peu de fantaisie à votre *look*, vous pouvez mettre une large ceinture ou un foulard coloré sur les hanches.



PHOTOS AMERICAN EAGLE

Jouer sans manette avec Nintendo



Les jeux vidéo sont de plus en plus complexes et ils exigent des consoles de plus en plus puissantes. Mais la puissance n'est pas tout, encore faut-il innover. À ce petit jeu, les «sorciers» de Nintendo ont toujours été au premier rang pour nous faire découvrir de nouvelles manières de nous amuser.

FÉLIX LOCAS
COLLABORATION SPÉCIALE



«Trop de développeurs n'ont qu'un seul but en tête: plus de polygones, plus de pixels, explique Pierre-Paul Trépanier, directeur marketing chez Nintendo. C'est bien, mais sans l'esprit innovateur et créatif de Nintendo, peut-être n'aurions-nous pas aujourd'hui la manette sans fil, la prise à quatre joueurs ou la manette vibrante.»

Développer et exploiter de nouveaux accessoires de jeux vidéo est un pari risqué; tous ne connaissant pas le succès espéré. Mais avec la console Nintendo DS et le tam-tam interactif DK Bongos, la compagnie japonaise semble avoir misé juste.

La Nintendo DS comprend deux écrans couleur, celui du bas fonctionnant avec un stylet, comme les agendas électroniques de poche. *Oups* a eu la chance d'essayer deux nouveaux jeux DS qui seront mis sur le marché d'ici un mois.

Dans *Yoshi Touch and Go*, le but du jeu est de dessiner des parois de nuages sur lesquels Baby Mario glissera ou grimpera afin d'éviter les obstacles qui se dresseront devant lui. Par exemple, si une mine se trouve sur son chemin, le joueur pourra tracer une ligne diagonale que le héros dévalera pour changer sa trajectoire et se diriger plutôt vers les pièces de monnaie présentes ailleurs dans l'écran.

Si le trait manque de précision, il suffit de souffler sur Nintendo DS, qui comprend un microphone intégré, et la paroi nuageuse disparaîtra aussitôt. *Yoshi Touch and Go* est captivant et son contrôle est intuitif.

«Certaines personnes, comme ma fille, sont habiles avec le crayon, explique Pierre-Paul Trépanier. Il est maintenant possible d'exploiter ce talent artistique dans des jeux vidéo.»

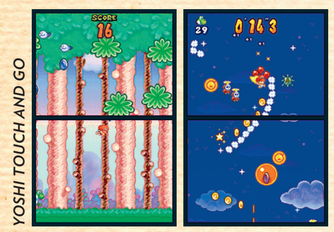
Toujours sur DS, *Wario Ware Touched* reprend le principe de son prédécesseur sur Game-Boy Advance. Il s'agit de centaines de jeux éclair ne durant que quelques secondes chacun et proposant des défis stimulants et spontanés.

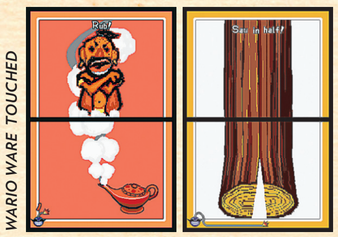
Là encore, l'écran tactile DS contribue à offrir une toute nouvelle expérience de jeu. Avec le stylet, le joueur devra couper des légumes en plein vol, actionner le moulinet d'une canne à pêche ou même dérouler un rouleau de papier hygiénique.

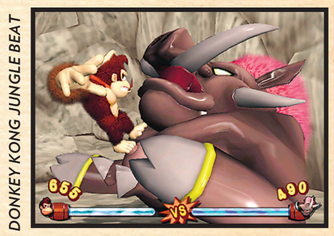
Le jeu *Donkey Kong Jungle Beat* de Gamecube, se joue quant à lui avec les tam-tam DK Bongos. Grâce à ces deux tambours, on dirige les mouvements et les attaques de Donkey Kong dans une jungle grouillante d'embûches.

À plusieurs occasions, on y rencontre d'ailleurs des plus gros que soi auxquels on donne des crochets de droite ou de gauche. «J'ai une satisfaction à taper pour vrai, affirme Pierre-Paul Trépanier, ça défoule vraiment.»

Selon lui, la philosophie de Nintendo est claire: «Il faut être en mesure de penser les jeux vidéo autrement, savoir repartir à zéro et voir ce qu'il est possible de faire.»

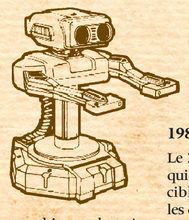

YOSHI TOUCH AND GO


WARIO WARE TOUCHED


DONKEY KONG JUNGLE BEAT

Quelques classiques

1985 } ROB, LE ROBOT



À l'époque, tout le monde voulait le ROB de Nintendo. Les rares privilégiés qui le possédaient pouvaient alors diriger le personnage d'un jeu à l'écran en fonction des tâches accomplies par l'automate de plastique. Un peu trop avant son temps, le sympathique robot n'a fonctionné qu'avec deux jeux, *Gyromite* et *Stack-Up*, avant de prendre une retraite prématurée.

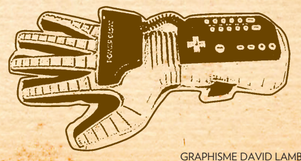
1985 } LE ZAPPER GUN



Le Zapper Gun était un pistolet qui permettait de tirer sur diverses cibles défilant à l'écran, comme les canards du jeu *Duck Hunt* ou les boîtes de conserve de *Hogan's Alley*. Célèbre et efficace, l'accessoire a inspiré de nombreux pistolets semblables sur différentes consoles d'hier et d'aujourd'hui.

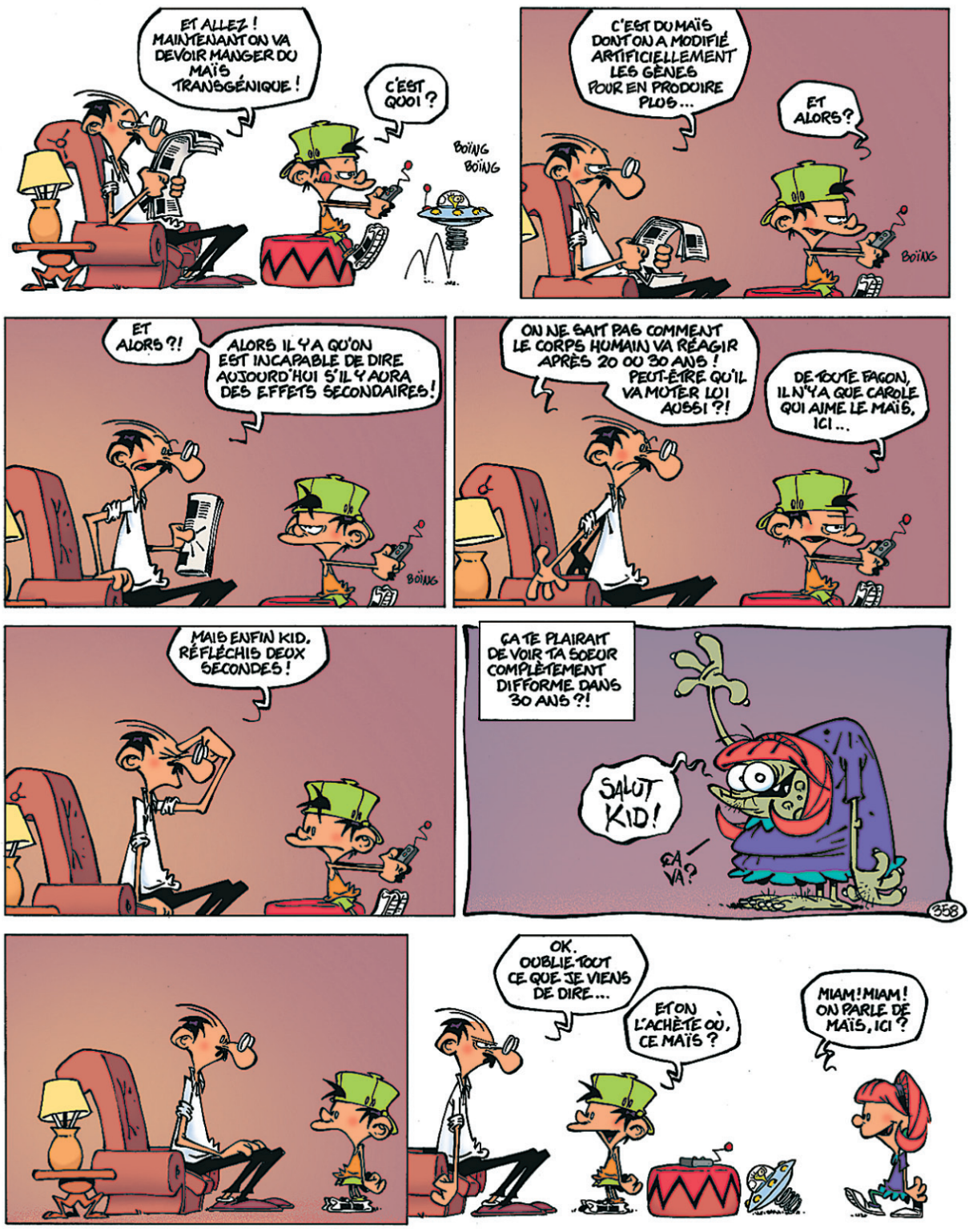
1989 } LE POWER GLOVE

Le Power Glove avait des airs futuristes à l'époque de Robocop. Ce gant interactif pour Nintendo permettait au joueur de diriger les éléments à l'écran en bougeant la main et en appuyant sur des touches disposées sur son avant-bras. Certains friands d'informatique tentent encore aujourd'hui de percer les mystères de cet accessoire légendaire.



GRAPHISME DAVID LAMBERT, LAPRESSE ©

Kid Paddle



TIRÉ DE ***KID PADDLE 9***, DE MIDAM © DUPUIS, 2000 **› Suivez les aventures de *Kid Paddle* dans ses albums en vente dans toutes les bonnes librairies.**

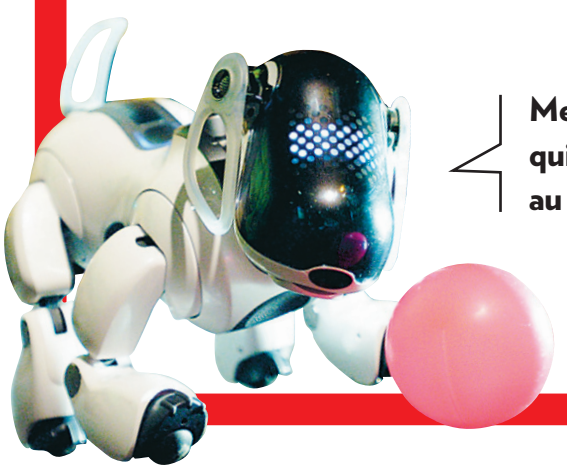
CONCOURS ROBOFOLIES LES GAGNANTS

Vous avez été fort nombreux à participer à notre concours «Visitez les Robofolies». Tout le monde a répondu correctement à la question : le film *Les Chimpanzés sauvages*, de Jane Goodall (actuellement à l'affiche du cinéma IMAX du Centre des sciences), a bien été tourné en Afrique.

Nous avons donc procédé par tirage au sort pour départager les gagnants. Les voici:

Marc-André Milette, de Boucherville
Marie Véronneau, de Montréal
Olivier Perras, de Brossard
Danika Dallaire, de Laval
Marc Vaillancourt, de Granby

Chacun recevra **une paire de laissez-passer** pour *Les Robofolies* et les autres expositions du Centre des sciences de Montréal. En prime, **Maude April**, de Rivière-du-Loup, recevra un t-shirt de l'exposition *Le Génie du génome*, gracieuseté du Centre des sciences, comme les laissez-passer.



Merci à tous ceux qui ont participé au concours.

Le petit chien-robot **Aïbo**

Titeuf



TIRÉ DE ***TITEUF***, DE ZEP, © GLÉNAT, 2000

FORUM

VOS SUGGESTIONS POUR LE CONGÉ SCOLAIRE

Merci à tous ceux qui nous ont écrit pour nous faire part de leurs suggestions de sorties pendant le congé scolaire. Nous ne pouvions évidemment publier tous vos messages, mais voici quelques-uns des plus intéressants.

Bonjour!
Moi, durant les vacances, je veux surtout m'amuser avec mes amies. Nous irons voir un match d'improvisation. J'espère juste qu'on n'aura pas à lancer des claques! En passant, j'adore le cahier *Oups* et j'aimerais qu'il soit publié plus d'une fois par semaine.

— Laurence

Avec toute la neige qu'on a reçue dans les Laurentides et en Estrie, on ne peut pas passer à côté d'une journée de ski alpin, de *snowboard*, de ski de fond, de glissade ou de raquette. Nous, nous irons faire du ski.

— Leauleau3

Moi, je trouve que le congé scolaire est une bonne occasion pour lire des choses plus amusantes que nos livres scolaires. On a tellement de choses à lire et à écrire à l'école qu'on n'a pas toujours envie de se plonger dans une bonne bande dessinée ou un roman fantastique. Cette semaine, je vais ressortir mes BD et lire pour m'amuser. Et si j'ai le temps, je vais me rendre dans une grande librairie pour voir les nouveautés et préparer ma liste de cadeaux pour ma fête, en mai.

— Maximin

Ce n'était pas dans vos suggestions, mais je pense que les jeunes vont bien aimer l'exposition *Eau génie*, à la Biosphère de l'île Sainte-Hélène. On y apprend plein de choses tout en s'amusant beaucoup. Un conseil, apportez un chandail de rechange!

— Louison

Moi, chaque année pendant le congé scolaire, je prends un peu de temps pour appeler les amies que je vois moins souvent parce qu'elles ne vont plus à la même école que moi ou parce qu'elles ont déménagé. Avec une autre amie, on va organiser une petite fête pour une fille qui était dans notre classe l'an dernier et qui vit maintenant en France. Elle sera en visite à Montréal cette semaine. On est bien contentes de la revoir.

— Julie

LECTURES

PETITES NOUVELLES DU MONDE DU LIVRE PAGE 8

LES ÉDITIONS DE LA PASTÈQUE

LES FRUITS DE LA PASSION


1


2


3



4


5


6


7


8


9


10

1. **Olivier de Montigny**, cuisinier vu par Jochen Gerner
2. **Ian Perreault**, cuisinier vu par Mélanie Baillairgé
3. **Thierry Baron**, cuisinier vu par Rémy Simard
4. **Stelio Perombelon**, cuisinier vu par Michel Rabagliati
5. **Jean-Philippe St-Denis**, cuisinier vu par Simon Bossé
6. **Charles-Emmanuel Pariseau**, cuisinier vu par Jean-François Martin
7. **Patrice Demers**, cuisinier vu par Isabelle Arsenault
8. **Jean-François Vachon**, cuisinier vu par Nicolas Robel
9. **Yann Turcotte**, cuisinier vu par François Ayroles
10. **Michel Ross**, cuisinier vu par Émile Bravo

EST-CE **A) UN LIVRE DE RECETTES? B) UN LIVRE D'ART? C) UN ALBUM DE BANDES DESSINÉES?** TOUTES CES RÉPONSES À LA FOIS. LA PASTÈQUE, CETTE DYNAMIQUE MAISON D'ÉDITION, VIENT DE FAIRE PARAÎTRE *L'APPAREIL*, UN LIVRE DE RECETTES DE JEUNES GRANDS CHEFS QUÉBÉCOIS ILLUSTRÉ AVEC BEAUCOUP D'ORIGINALITÉ PAR AUTANT DE JEUNES DESSINATEURS. *LA PRESSE* A RENCONTRÉ LES ÉDITEURS FRÉDÉRIC GAUTHIER ET MARTIN BRAULT.

MARIE CLAUDE FORTIN
COLLABORATION SPÉCIALE

Un jour de l'automne 1997, au Salon du livre de Montréal, deux amis, fans de bédés, assistent à une table ronde sur la bande dessinée au Québec. L'ambiance est morose, le portrait est fade, l'avenir, incertain. Pourtant, Frédéric Gauthier et Martin Brault, alors libraires à la défunte Mouette Rieuse, spécialisée dans la bande dessinée, sont convaincus qu'au contraire, le neuvième art est en pleine ébullition.

«En Europe, raconte Martin Brault, on voyait naître de nouvelles structures d'édition comme L'Association, où l'on sortait des sentiers battus. Cette production-là, que l'on importait ici, sortait des normes, jouait avec la pagination, le format, le noir et blanc. C'était un choc, et il n'y avait pas ça ici. Le marché était fermé.»

« Cette nouvelle forme de bédé, plus intimiste, autobiographique ou de reportage, ne s'adressait pas à des gens qui lisaient exclusivement de la bédé, renchérit Frédéric Gauthier, mais à ceux qui lisaient aussi des romans, des essais, à des lecteurs en général. Le public était là, chez nous, il suffisait de le former.»

Les deux compères, forts de leur expérience de libraires, fréquentaient beaucoup d'auteurs, tant au Québec qu'en Europe. Le milieu, ils commençaient à le connaître. Ils ont mis tous leurs rêves dans le même panier, ont fait un emprunt de 16 000$ que leurs parents ont endossé, ont travaillé pendant un an sur leur plan d'affaires. Quelques mois plus tard naissaient les éditions de La Pastèque (un nom inspiré du titre d'un des romans américains préférés de Frédéric, *Le Sucre de la pastèque*, de Richard Brautigan). Coup d'envoi: une revue, *Spountik* nº 1 (aujourd'hui introuvable, gardez précieusement vos exemplaires!), réunissant les travaux d'une dizaine d'auteurs qui sont, pour la plupart, restés fidèles à la maison.

Hasards et coïncidences

Alors que le lancement de *Spoutnik* battait son plein, un jeune homme qui passait par là entre et va se présenter aux nouveaux éditeurs.

› Voir **PASSION** en page 2

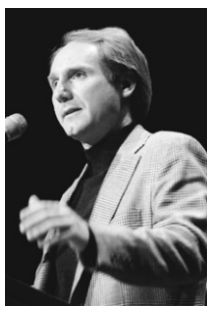


LECTURES

AU PIED DE LA **LETTRE** Les petites nouvelles du monde littéraire

SONIA SARFATI sonia.sarfati@lapresse.ca

ARRIVÉE



Dan Brown

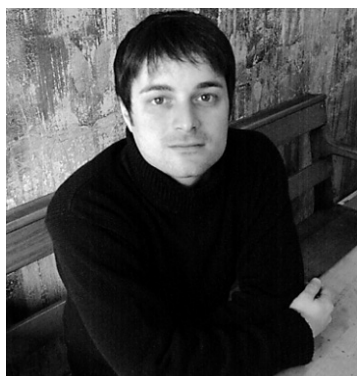
Anges et démons (JCLattès), version française du «nouveau» Dan Brown — qui est en fait un roman que l'auteur de *Da Vinci Code* a écrit avant le bouquin qui l'a mis sur toutes les cartes — arrivera dans les librairies le 9 mars.

APPRIS

Le thème des troisièmes Correspondances d'Eastman, qui se tiendront du 18 au 21 août, sera le rêve. Le lieu s'y prête! Seront alors soulignés le 20e anniversaire de la disparition de Jacques Ferron et le 100e de la publication des poèmes de Nelligan. Parmi les invités, Josée Blanchette, Denise Bombardier, David Homel, Naïm Kattan, Robert Lalonde, Wajdi Mouawad, Marie-Louise Gay et la muse de l'événement, Louise Portal.

ILS CRAQUENT POUR...

Trois romans pour trois époques de la vie de ce grand lecteur qu'est le comédien Normand Daneau: pour l'enfance, *Le Petit Prince*, de Saint-Exupéry, «le premier livre que j'ai lu tout seul»; pour l'adolescence, *Les Frères Karamasov*, de Dostoïevski, «un roman grandiose et complexe qui m'a éveillé à la littérature plus sérieuse»; et pour l'âge adulte, *Outremonde*, de Don De Lillo, «dont j'admire la forme narrative déconstruite mais qui est surtout le premier roman contemporain récent qui m'a donné l'impression de comprendre le monde dans lequel je vis».



Normand Daneau

LU

«Je me suis demandé qu'elle était la chose la plus affreuse que je serais capable de faire. J'ai trouvé cela, les poupées.»
- Henning Mankell à *Libération*, au sujet de son nouveau polar, *L'homme qui souriait*. Affreuses, les poupées? Ceux qui suivent *L'Héritière de Grande Ourse* savent que les créateurs de la télésérie partagent cette idée.

ENTENDU

«Je suis heureux de la tenue de cet événement qui porte sur la littérature, en cette période où l'on sous-estime la place que la littérature occupe sur les ondes de la radio publique. Il y a, en fait, beaucoup de place pour elle. Il suffit de nous écouter pour s'en rendre compte.»
- Sylvain Lafrance, vice-président de la Radio française de Radio-Canada, au lancement du Combat des livres (du 14 au 18 mars à *Indicatif présent*).



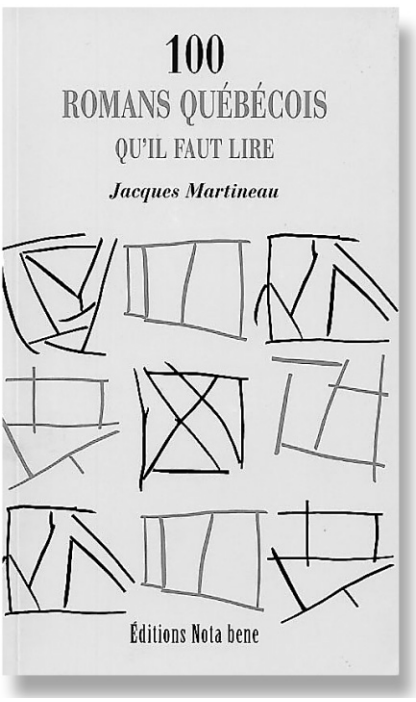
Josée Di Stasio

TOUT EN HAUT DES PALMARÈS

***New York Times* (13 février)**
The Last Juror, de John Grisham
Frankenstein: Prodigal Son, de Dean Koontz
3rd Degree, de James Patterson et Andrew Gross

FNAC en France
Traité d'athéologie, de Michel Onfray
Da Vinci Code, de Dan Brown (format poche)
Harry Potter and the Half-Blood Prince de J.K. Rowling (en précommande)

Renaud-Bray au Québec
Da Vinci Code, de Dan Brown
Dans la jungle du placement de Jarislowski/Toomey
À la Di Stasio, de Josée Di Stasio



Un dico lacunaire

RÉGINALD MARTEL

Établir la liste des *100 Romans québécois qu'il faut lire*, c'est un exercice périlleux. Les Éditions Nota bene rééditent l'ouvrage de Jacques Martineau, paru une première fois en 1994. De malheureux écrivains ont été chassés de l'édition originale, peut-être avec raison. D'autres, qui n'en étaient pas, figurent dans la nouvelle. La spectre est large, depuis le premier roman québécois, *Le Chercheur de trésors ou l'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils, paru en 1837, jusqu'au *Voyage au Portugal avec un Allemand* de Louis Gauthier, paru en 2002.

En avant-propos, l'auteur affirme « assumer entièrement ses choix », sans insister assez sur la subjectivité de ces choix et le parti pris esthétique qu'ils pourraient dénoter. Il se contente d'écrire, comme si cela pouvait désamorcer toute critique, qu'« on devra reconnaître que la très grande majorité des oeuvres qui ont obtenu (...) la faveur du public lecteur aussi bien que de la critique apparaissent ici ». Il s'agirait donc d'un simple palmarès des succès littéraires apparus dans la lorgnette de M. Jacques Martineau ?

Si les professeurs de littérature de l'ordre secondaire ou universitaire font de *100 Romans québécois qu'il faut lire* le répertoire nécessaire et suffisant des sommets de notre littérature, leurs élèves seront privés de textes au moins aussi importants, et souvent plus, que plusieurs de ceux qu'a retenus l'auteur. Il ne s'agit pas de chasser les élus, mais d'entrouvrir la porte aux écrivains recalés. Cent titres, c'est peu. Pourquoi pas 150 ou 200 ou 300 ?

Ceux qui ne disposent pas de ressources documentaires plus vastes apprendraient ainsi qu'il existe d'autres romanciers remarquables. Citons à tout hasard, au risque d'en oublier autant ou plus, les noms de Louise Maheux-Forcier, Suzanne Jacob, Christiane Frenette, Madeleine Monette , Yolande Villemaire, Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, Louise Dupré, Christiane Lahaie ou Francine D'Amour. Et les oeuvres de Louis Hamelin, Jean Bédard, Victor-Lévy Beaulieu, Hugues Corriveau, Pierre Tourangeau, François Barcelo, Pierre Yergeau, Gilbert LaRocque, Daniel Poliquin ou Jean Basile, ce serait du pipi de fauvette ?

★★

100 ROMANS QUÉBÉCOIS QU'IL FAUT LIRE
Jacques Martineau
Nota bene, 192 pages



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

Martin Brault (à droite), qui vient tout juste d'avoir 32 ans, et Frédéric, qui en a 29, doivent « gérer la croissance » de leur petite maison. « On est rendus à 28 titres, explique Martin. Les affaires vont très bien. »

Fruits de la passion

PASSION
suite de la page 7

« J'aurais peut-être un petit quelque chose pour vous, avance-t-il. 48 pages. Ça vous intéresserait ? »

Le jeune homme s'appelle Michel Rabagliati. Son manuscrit, intitulé *Paul à la campagne*, deviendra le premier succès de vente de la maison. Après *Paul à la campagne*, suivront *Paul a un travail d'été*, puis *Paul en appartement*. Et en avril paraîtra *Paul dans le métro*. « Michel est notre locomotive, pour l'instant », confient les deux éditeurs.

Le but premier des éditions de La Pastèque était de « faire apparaître une nouvelle bande dessinée au Québec », ainsi que l'explique Martin Brault. Mais les éditeurs voulaient aussi travailler avec des auteurs étrangers — « ça nous permet de faire des ventes solides en Europe. Durant nos premières années, poursuit Brault, on vendait à peu près 80 % de notre production en Europe. Aujourd'hui c'est différent, notamment grâce au succès que connaît Michel Rabagliati au Québec. »

Aujourd'hui, Martin Brault, qui vient tout juste d'avoir 32 ans, et Frédéric, qui en a 29, doivent « gérer la croissance » de leur petite maison. « On est rendus à 28 titres, explique Martin. Les affaires vont très bien. »

Vingt-huit titres, et plein de projets excitants, dont celui, à long terme, de « prendre en main le patrimoine de la bédé québécoise. Il y a une quantité phénoménale de trucs qu'il faut faire connaître, s'indigne Martin. Des livres épuisés, jamais réédités. Par exemple, c'est scandaleux, inadmissible, qu'il n'existe pas de rééditions d'*Onésime* (d'Albert Chartier, qui publiait dans le *Bulletin des agriculteurs* dans les années 40) ».

Mais ce que les deux amis souhaitent, surtout, c'est sortir la bédé des rayons spécialisés. Leur dernière oeuvre, *L'Appareil*, un livre de recettes illustré par des auteurs de bandes dessinées, est un premier pas dans cette direction. « On veut aller dans d'autres sections de la librairie. Amener la bande dessinée dans des endroits où on ne la retrouve pas habituellement. Rien ne nous empêche, un jour, de faire du livre d'art. Ou, pourquoi pas (on en rêve !), un guide touristique en bande dessinée ! »

★★★★

L'APPAREIL
Collectif, La Pastèque, 2005

Est-ce a) Un livre de recettes ? b) Un livre d'art ? c) Un album de bande dessinée ? Toutes ces réponses à la fois !

***L'Appareil* est ce clair objet né du désir de deux jeunes éditeurs de faire sortir la bédé des sentiers battus. Pari tenu, et haut la main. Car *L'Appareil* est non seulement un beau livre, un solide bouquin qu'il fait bon manipuler, mais on y fait de multiples découvertes, et pas que culinaires.**

Dirigé par Charles-Emmanuel Pariseau, jeune chef du restaurant Leméac, rue Laurier Ouest, à Montréal, *L'Appareil* présente une dizaine de menus (comprenant l'entrée, le plat de résistance et le dessert) élaborés par une dizaine de jeunes chefs de talent, que les éditeurs de La Pastèque ont jumelés avec des auteurs de bande dessinée.

Ainsi, Michel Rabagliati, auteur de *Paul en appartement*, s'inspire des inventions culinaires de Stelio Perombelon, du restaurant Les Chèvres, pour mettre en scène un couple d'animateurs des années 50 (CKAC présente *Radio-Cuisine* avec Lucie et le grain de sel de Paul) ; la plume fine d'Isabelle Arsenault a imaginé une bande de retraités blasés s'amusant à confectionner le *Coco Ugli* de Patrice Demers (pâtissier et copropriétaire des Chèvres).

Avec *Flocon de nuage*, Nicolas Robel fait ressortir le caractère poétique du menu de Jean-François Vachon, du Café Ferreira ; Rémy Simard raconte avec un humour féroce *L'Histoire du Filet de doré poêlé*, du Foie gras de canard et de la Tourte au chocolat, de Thierry Baron, du restaurant Vasco de Gama. Entre les trouvailles des chefs Olivier de Montigny (étonnante mise en scène de Jochen Gerner) ; Ian Perreault (illustrées par la plume cruelle et cocasse de Mélanie Baillargé), Michel Ross (irrésistible Émile Bravo) et Jean-Philippe St-Denis (Simon Bossé et ses inquiétants et loufoques personnages), Charles-Emmanuel Pariseau présente ses propres recettes, illustrées, elles, par Jean-François Martin.

Un livre beau, bon, pas cher (39,99 $), qui promet des heures de plaisir.

La Pastèque vue par Michel Rabagliati

« Je dirais que la principale qualité de la Pastèque est sa vision. Ça se voit au premier coup d'oeil lorsqu'on regarde sa collection. Il y a une ligne éditoriale claire et une volonté évidente de sortir des sentiers battus. C'est idéal pour un auteur de se retrouver dans une collection homogène comme celle-là.

Une autre qualité est leur culot. Fred et Martin n'ont aucun problème à aller quérir les meilleurs talents partout au monde s'ils ont un projet particulier comme *L'Appareil*. C'est là un signe de leur audace et de leur ouverture sur le monde.

Troisièmement, je vous dirais que je suis heureux d'être publié par La Pastèque à cause de l'enthousiasme de ses éditeurs.

Après des années de chiâlage déprimant sur la question qu'il ne se passerait jamais rien en BD au Québec, La Pastèque a simplement décidé de passer outre et de faire sa petite affaire. Et ça marche très bien, la réponse des lecteurs en fait foi. »

Michel Rabagliati est l'auteur de *Paul à la campagne* ; *Paul en appartement* ; *Paul a un travail d'été* et, à paraître en avril : *Paul dans le métro*.

LECTURES



PHOTO FREDERICK M. BROWN, GETTY IMAGES ©



PHOTO PABLO VALLOURIS, AP ©

Le résultat de enquête de Norman Mailer (à gauche) sur Picasso est une réussite : un très grand livre bourré de renseignements et d'images sur la naissance d'un génie et sur les 20 années les plus féroces de l'art occidental, qui l'ont transformé par une manoeuvre de subversion absolue.

Picasso, selon Norman Mailer

JACQUES FOLCH-RIBAS
COLLABORATION SPÉCIALE

Norman Mailer s'est jeté à corps perdu dans cette aventure, celle d'un jeune artiste qui allait devenir le plus grand peintre et sculpteur du siècle nº 20, et allait bouleverser la notion de Beauté qui depuis Aristote, peut-être, était tapie dans notre subconscient collectif. La Beauté glaciale, la Beauté gelée depuis des siècles.

On comprend bien que Mailer, l'un des plus grands écrivains américains, ait été agacé par la notion du Beau et du Laid. Qu'il ait voulu savoir, comprendre pourquoi et comment Pablo Picasso a traité de ce problème insoluble. Et qu'il soit allé aux sources : Picasso en jeune homme douloureux. Le résultat de cette enquête — car Mailer est avant tout un chercheur, un reporter, un journaliste et un admirable conteur — est une réussite : un très grand livre bourré de renseignements et d'images sur la naissance d'un génie et sur les 20 années les plus féroces de l'art occidental, qui l'ont transformé par une manoeuvre de subversion absolue.

Bourré d'anecdotes, ce livre : la naissance, l'enfance, la jeunesse, le dessin, la peinture, la montée à Paris, les aventures, les rencontres, la misère, les terreurs secrètes ou avouées, la recherche sans fin. On en citera une seule, parce qu'elle est symbolique. Fatigué de Paris où cela ne marche pas fort, où il a failli se suicider avec son ami Max Jacob, Pablo s'en revient chez lui, dans sa famille, et se couche et s'endort. Le matin, au réveil, il constate que sa mère a brossé ses vêtements. Elle a enlevé « la poussière de Paris » ! Une rage effroyable le saisit. Les coups de sang du jeune artiste ne se comptent plus depuis longtemps, et la poussière de Paris, dites donc, est sans doute « chargée de qualités spéciales » ! Alors Mailer commente, va au fond des désirs et des superstitions du peintre, tourne autour des influences diverses qui l'obsèdent, la musique et les masques africains, les papiers jaunis, la misère, la poussière, la couleur bleue, Montparnasse.

Et les femmes ? Bien sûr, les femmes. Là, Normand Mailer sera à son affaire, à l'affaire qui le passionne, lui : l'influence des femmes sur les génies naissants. On pourrait le suivre sur ce terrain déjà labouré, mais on ne manquera pas d'être à notre tour passionné par ce que l'auteur met en scène et cherche, et trouve.

Mailer n'est pas un critique d'art. Il s'en défend bien. Rien d'un de ces exégètes qui se prennent les pieds dans les fleurs du tapis. D'autant que, avec Picasso, ce serait des fleurs cubiques ! Mailer est un romancier, un créateur, un fabricant, un artisan. Un inventeur de fleurs de tapis, pour que les autres s'y prennent les pieds. Comme Picasso. Ce qui le passionne, c'est la création. Comment ce jeune Espagnol, moitié catalan, moitié malaguène, moitié parisien depuis peu (ce qui fait beaucoup) a-t-il fait lorsqu'il était jeune pour trouver (« je ne cherche pas, je trouve », dira-t-il plus tard) et ensuite, pour faire ?

Ses fréquentations, bien sûr, vont le pousser. Apollinaire, Braque, tant d'autres, tous les autres. Mais aussi et surtout, les femmes. Le moteur le plus puissant, pour Pablo, ce sont les femmes.

Particulièrement Fernande Olivier « la première de ses sept maîtresses et épouses majeures » dont Mailer ira chercher les textes dans ces *Souvenirs intimes* qui prendront autant d'importance que les déclarations, plus tard, des grands spécialistes comme Cabanne, Penrose, Richardson.

Comment un jeune homme de 19 ans va-t-il être poussé en avant par la découverte obsessive de la féminité, de sa mère, de sa petite soeur, de ses premières amours ? Et par la découverte d'un bordel de Barcelone, rue d'Avignon, où il trouvera les modèles de ce tableau, *Les Demoiselles d'Avignon*, ce tableau qui fera la révolution du cubisme — la révélation, doit-on dire ?

À son tour, Mailer va inventer, créer, le personnage du jeune Picasso « créateur et destructeur ». Il va lui donner vie. Il va montrer comment Picasso déforme, défigure, brise la Beauté qui le fascine pour se libérer de ses obsessions jusqu'à les rendre palpables, visibles.

★★★★

PORTRAIT DE PICASSO EN JEUNE HOMME
Norman Mailer
Avec nombreuses illustrations en couleurs
Denoël, Paris, 384 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Une écriture toute en nuances et subtilités

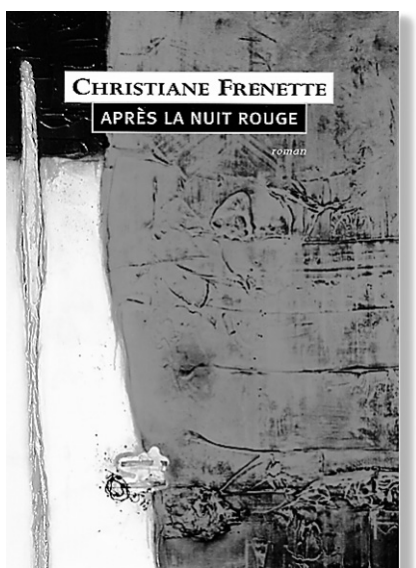
RÉGINALD MARTEL

Le feu a été la hantise de nos ancêtres. Il est maintenant banalisé. Il en reste pourtant, dans la conscience collective, des marques profondes. Les vieux se rappellent l'incendie de Rimouski en 1950. Il détruisit une partie de la ville, y compris des édifices à vocation religieuse, ce qui fit dire à des impies qu'il s'agissait là de la vengeance de Dieu ! Le Québec tout entier avait été profondément marqué par cette catastrophe.

Aussi longtemps que les écrivains se mêlent d'interpréter l'Histoire, tout n'est pas perdu. Les événements se reconstituent dans le creuset de l'art, moins dans une visée factuelle que par leur prolongement dans le destin des personnages. Ceux qui nous intéressent ici ont subi « la nuit rouge » après laquelle rien ne sera plus pareil. Christiane Frenette dit peu de chose de l'incendie lui-même, elle dit tout de la façon dont il a pu infléchir le destin de quelques victimes. Elle le fait en mineur, avec une infinie discrétion, par la grâce d'une écriture toute en nuances et subtilités.

Bien des années après l'incendie, Lou, fille de Romain, notable du lieu, médecin de son état, s'enfuit, adolescente encore, vers Toronto où elle est presque kidnappée par Joe, un beau cowboy. Il lui offre une belle vie, et le bonheur en plus. L'errance du couple en Amérique les ramène plus tard dans le Bas-Saint-Laurent. Par cette nouvelle fugue, Lou mesure sa propre transformation et celle de son lieu originel.

Le sort de Thomas est tout autre. Il était l'ami de Romain, au temps de l'enfance et des genoux écorchés. L'incendie l'a troublé profondément et il a perdu la mémoire. Accueilli chez le médecin, Thomas ne se rappelle toujours pas les liens qui l'ont uni à celui-là. Il feint le contraire, sans même avoir à mentir, et il se consacre à la réalisation d'un magnifique jardin. On assiste alors à une subtile guerre de séduction. Romain veut Thomas pour lui seul, tandis que sa femme Marie se rapproche de plus en plus de cet homme dont la seule présence éveille en elle des désirs qu'elle ignore d'abord, qu'elle accueille ensuite et qui exigent satisfaction. Ils vivront une vibrante étreinte, une seule, vécue comme une liturgie désespérée. Thomas repartira. Déjà, adolescent, il « voulait défricher seul un chemin qui ne menait nulle part ».



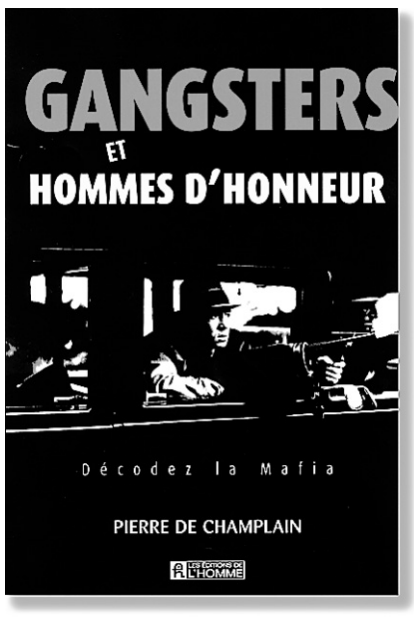
Lou ne renouera pas avec sa famille. Avec Joe, elle maintient le cap et le couple. Faut-il une fuite première pour aller vraiment au bout de soi-même ? On est ici dans le non-dit, que Mme Frenette frôle à peine, laissant le lecteur combler les espace blancs. Telle est sa manière, explorer sentiments et ressentiments avec une extrême délicatesse, à distance presque, pour ne pas brouiller davantage les eaux troubles dans lesquelles se débat la mémoire.

La construction d'*Après la nuit rouge* est audacieuse. Un demi-siècle presque sépare le temps de la narration neutre et celui du récit de Lou. Les transitions se font sans heurt, menées par une sorte de nécessité. Elles mettent en perspective le présent et le passé, le réel et l'imaginaire, les perceptions divergentes d'un même événement. Tout baigne dans une atmosphère prégnante, extrêmement dense, d'où le roman tire sa puissance retenue et sa beauté.

★★★★

APRÈS LA NUIT ROUGE
Christiane Frenette
Boréal, 196 pages

ESSAI



Le meilleur ouvrage sur la Cosa Nostra

ANDRÉ CÉDILOT

« Pour combattre la Cosa Nostra, il faut d'abord la comprendre de l'intérieur », a déjà dit le célèbre juge Giovanni Falcone, assassiné en Sicile en 1992, alors qu'il était sur la piste des politiciens mafieux. Dans le livre *Gangsters et Hommes d'honneur*, qui sera en librairie au début de mars, Pierre de Champlain ne va pas aussi loin, mais le message reste sensiblement le même : dans ce monde où tout est d'une logique et d'une rationalité implacables, chaque parole, chaque geste a une signification. En retournant dans l'histoire de la Mafia américaine — inévitablement, il fait le lien avec les débuts de l'autre côté de l'Atlantique — l'auteur nous montre le fonctionnement complexe de cette organisation aujourd'hui sans frontières, ses valeurs, ses rites, ses codes de langage et son système obscur de pouvoir et de profit qu'elle perpétue de génération en génération depuis des décennies.

De prime abord, on peut penser qu'il n'y a là rien de vraiment neuf. Le véritable tour de force de M. de Champlain est de faire comprendre ce qu'il appelle lui-même « la structure, les règles et les protocoles » de la Cosa Nostra en décrivant les rôles et les responsabilités de chacun des membres, à l'aide d'innombrables exemples qui ont marqué les annales judiciaires, à New York ou ailleurs. Dans certains cas, il en fait la démonstration en se servant de cas d'exception.

Selon lui, aucune publication n'a encore jamais traité, comme il le fait, de l'existence et des buts recherchés par les normes on ne peut plus rigides de la mafia. Tout ce qu'il avance est documenté par une longue liste de références qui couvre une trentaine de pages à la fin de son livre. Passionné du crime organisé — c'est son cinquième bouquin sur le sujet depuis 1979 — M. de Champlain affirme avoir lu une centaine d'ouvrages historiques sur les mafias américaines et siciliennes. C'est sans compter les biographies de gangsters et les études sur les impacts sociaux de la mafia. Âgé de 58 ans, l'auteur travaille depuis 10 ans comme analyste de renseignements au quartier général de la GRC, à Ottawa.

C'est d'ailleurs son « serment de discrétion », a-t-il fait dire à *La Presse* par la relationniste de sa maison d'édition, qui l'empêche de relater ce qui se passe à Montréal. Si ce n'est quelques allusions à des affaires passées, en grande partie liées à la famille Cotroni, il ne parle que très peu du clan Caruana-Cuntrera-Rizzuto, dont l'influence est pourtant reconnue presque partout sur la planète.

N'empêche, s'il est un livre bien fait et vulgarisé sur la mafia, c'est celui-là. Il a été publié en anglais l'an dernier. Dans les faits, il constitue un parfait complément au livre culte sur la mafia que le juge Giovanni Falcone a écrit en 1992 avec l'écrivaine et journaliste politique, Marcelle Padovani, et dont le titre est *Cosa Nostra, les juges et les hommes d'honneur*, aux éditions No/Austral. À conseiller à tous qui ont intérêt à se méfier de la pieuvre, en particulier les politiciens.

★★★★

GANGSTERS ET HOMMES D'HONNEUR
Décodez la mafia
Pierre de Champlain
Éditions de l'Homme, 260 pages



LECTURES

Label et étiquette



PAUL ROUX

MOTS ET ACTUALITÉS

Le français a emprunté le mot *label* à l'anglais au début du 20e siècle. La langue anglaise l'avait elle-même puisé dans le vieux français quelques siècles plus tôt.

Cet emprunt est justifié quand il désigne la « marque apposée sur un produit pour en certifier la qualité, l'origine ou les conditions de travail ». Un label peut garantir, par exemple, le respect des normes de qualité, des normes biologiques, des normes syndicales, etc. Ce sens est largement répandu depuis les années 60.

En revanche, le terme *label* est un emprunt inutile au sens de *marque* ou *d'étiquette*.

> *Un produit sans nom de marque.*
> *Une marque déposée.*
> *Un militant écologiste sans étiquette.*

Précisons cependant que *label* est passé dans l'usage pour désigner une « société éditrice de disques » ou la « marque déposée par cette société ». On aurait pu faire l'économie de ces emprunts sans doute, mais *label* fait vachement plus branché.

> *Lundval a su reprendre le flambeau du label (*ou de *la maison) Blue Note.*
> *Un disque sous le label (*ou sous *l'étiquette) Blue Note.*

Gradué et gros

Q Je ne suis plus capable d'entendre sur les ondes le mot *gradué* au lieu de *diplômé* chaque fois que l'on parle de nos finissants.
D'autre part, je suis triste de voir que le mot *gros* prend tant d'importance : est-ce dû à l'influence de l'anglais *big* ou à notre vocabulaire qui est trop pauvre ? On entend constamment « un gros budget, un gros problème, un gros film »... Qu'en est-il de mots comme *sérieux*, *considérable*, *grand*, *grandiose* ?

Francine Gervais, Pointe-Claire
Prof de français langue seconde au collège John Abbott

R En français, le « titulaire d'un grade » est effectivement un *diplômé*, et non un *gradué* ou un *finissant*. Le *diplômé* reçoit son diplôme à la *collation des grades* s'il vient de terminer ses études universitaires, ou à l'occasion d'une *remise des diplômes* s'il vient de terminer ses études collégiales ou secondaires. En aucun cas, il ne s'agit d'une *cérémonie de graduation*. Le bal qui suit cette cérémonie est un *bal de fin d'études*, et non un *bal de graduation* ou de *finissants*.

Par ailleurs, j'aime bien votre remarque sur l'adjectif *gros*. Il semble bien que l'influence de l'anglais soit en cause. Dans beaucoup de cas, il serait plus français d'employer *grand* ou encore, selon le contexte, *considérable, énorme, démesuré, grave, important, super*, etc.

> *Une grande société, un énorme budget, un grave problème, une superproduction.*

En outre, *gros* est une mauvaise traduction de *big* pour décrire un athlète qui n'a pas une once de graisse, mais qui est plutôt grand et costaud.

Jus de pomme(s)

Q Le mot *pomme* est-il au singulier ou au pluriel dans la locution *jus de pomme(s)* ? Peut-être suis-je dans les pommes, mais je constate que les deux formes sont très répandues.
Sylvain Poirier

R L'usage est un peu hésitant, mais le singulier est plus fréquent (*jus de pomme, de pamplemousse, d'orange, de raisin*).

On écrit cependant *jus de fruits* et *jus de légumes*.

La prononciation de *six* et *dix* (prise 2)

Ma réponse bâclée sur la prononciation de *six* et de *dix* ayant suscité un grand émoi, voici les précisions publiées cette semaine sur le blogue :

Six et *dix* se prononcent *sis* et *dis* quand il s'agit du nom masculin (*le six de pique, le dix du mois*). Quand il s'agit de l'adjectif numéral, on dit également *sis* et *dis* en fin de phrase ou devant une pause (*Je crois en avoir vu six. Il y en a dix, au moins.*). En revanche, on prononce *si* et *di* devant une consonne ou un *h* aspiré (*six pommes, dix homards*). Et finalement, on dit *siz* et *diz* devant une voyelle ou un *h* muet (*six enfants, dix hommes*).

Petits pièges

Voici les pièges de la dernière chronique :

1. Elle a mangée une cantaloupe ce matin.
2. Il aimerait vivre en Floride à l'année longue.

— Il ne fallait pas mettre *mangé* au féminin, car le complément direct est situé après le verbe, et non avant.

— Le mot *cantaloup* est masculin. Il s'écrit d'ailleurs sans *e* et le *p* final est muet.

— La locution *à l'année longue* est un calque de *all year long*. En français correct, on dira plutôt *à longueur d'année* ou *toute l'année*.

Il aurait donc fallu écrire :

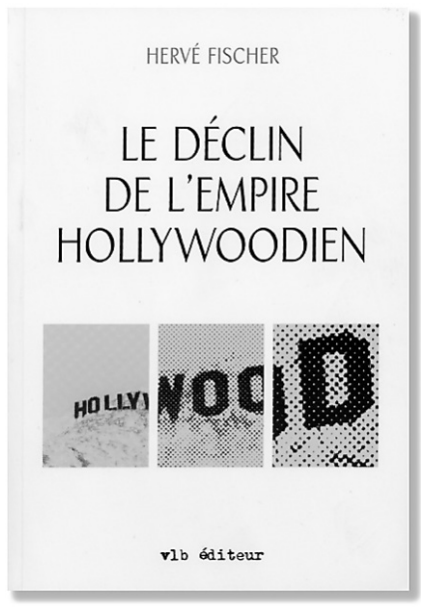
1. Elle a mangé un cantaloup ce matin.
2. Il aimerait vivre en Floride à longueur d'année (toute l'année).

Voici les pièges de cette semaine. Les phrases suivantes comprennent chacune au moins une faute. Quelles sont-elles ?

1. L'Antartique sera de plus en plus surveillée.
2. Ces avions de combat percent la barrière du son.

Les réponses la semaine prochaine.

Paul Roux est l'auteur du *Lexique des difficultés du français dans les médias*, aux éditions La Presse. Faites-lui parvenir vos questions, vos suggestions ou vos commentaires par courriel à amoureux@cyberpresse.ca, par la poste au 7, rue Saint-Jacques, Montréal (QC), H2Y 1K9, ou encore en écrivant directement sur la page www.cyberpresse.ca/amoureux, où vous trouverez le blogue des Amoureux du français.



CINÉMA

Le grand soir numérique

LUC PERREAULT

L'empire hollywoodien a amorcé son déclin. C'est Hervé Fischer qui prédit d'ici 10 ans son chant du cygne dans un petit essai d'un intérêt crucial pour ceux qui ont à coeur l'avenir du septième art.

Le Déclin de l'empire hollywoodien — un titre en forme de clin d'oeil à Denys Arcand — s'intéresse au numérique qui a déjà depuis plusieurs années révolutionné le cinéma à l'étape de la production et de la postproduction, et qui promet d'ici peu de chambarder tout le secteur de la distribution et de l'exploitation.

Parce que Hollywood ne peut raisonnablement, sans compromettre la mainmise qu'il exerce sur son empire, abandonner la pellicule argentique et diffuser ses films par satellite dans un réseau planétaire de salles numériques, une faille est en train de se creuser dans l'industrie du cinéma où pourront s'engouffrer les amoureux du cinéma d'auteur et du cinéma indépendant. Profitant du vide créé par les grands studios, ils s'apprêtent à aménager des petites salles numériques où les films qui aujourd'hui ne trouvent pas preneurs, qui restent sur les tablettes, les essais plus personnels, toutes ces oeuvres délaissées parce que privées de public, auront enfin droit de cité. Fischer annonce un avenir chantant pour ces petites salles comme le Cartier de Québec ainsi que pour le système DigiScreen que Daniel Langlois, l'un des gourous de cette révolution, prépare en secret dans ses bureaux d'Ex-Centris.

Ailleurs dans le monde, on assiste aussi à une grande effervescence. Nul doute que le numérique va changer la face du cinéma. Il va entre autres favoriser la résurgence des cinémas nationaux, renverser une tendance hégémonique. La thèse d'Hervé Fischer est certes fascinante. Son livre a l'effet d'un baume sur les plaies des cinéphiles frustrés. Il me semble cependant un peu trop optimiste à l'égard d'Hollywood. On ne compte pas les exemples où celui-ci a déjà démontré sa capacité de rebondir.

★★★½

LE DÉCLIN DE L'EMPIRE HOLLYWOODIEN
Hervé Fischer
VLB Éditeur, 168 p.

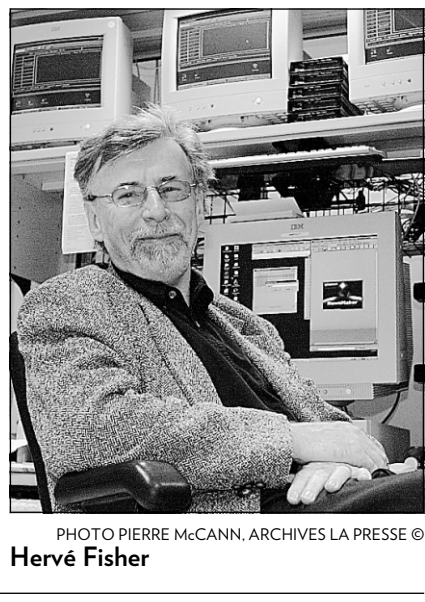
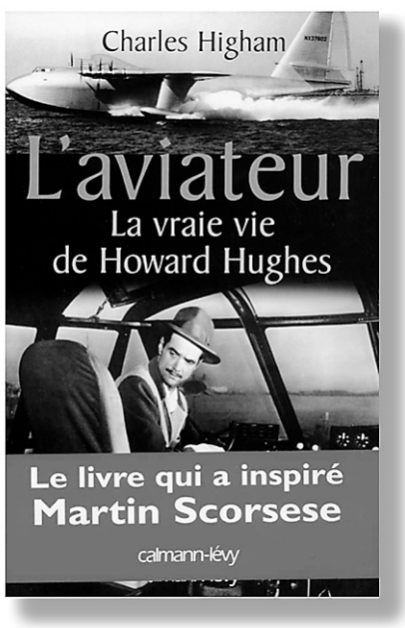


PHOTO PIERRE McCANN, ARCHIVES LA PRESSE ©
Hervé Fisher



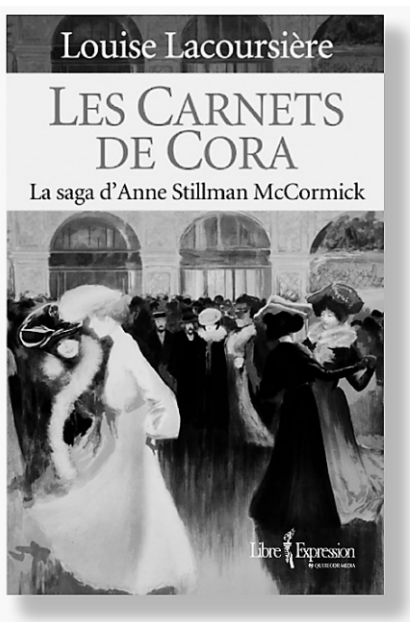
BIOGRAPHIE

★★★½

L'AVIATEUR - LA VRAIE VIE DE HOWARD HUGHES
Charles Higham,
traduit de l'anglais par Guy Casaril
Calmann-Lévy, 298 pages

Le merveilleux film de Scorsese, *The Aviator* qui devrait gagner son lot d'Oscars ce soir — vient de remettre l'excentrique Howard Hughes à l'avant-scène. On en a profité pour rééditer la traduction de la biographie que lui avait consacrée Charles Higham, sous le titre *The Secret Life*, qui a d'ailleurs inspiré le cinéaste. Mais le livre va plus loin que le film, jusqu'à la mort de Hughes. On y apprend que le milliardaire était bisexuel et qu'il est probablement mort du sida, qu'il détestait les Juifs et les Noirs, qu'il a été mêlé de très près au scandale du Watergate et qu'il a fréquenté le dictateur Somoza, enfin, qu'il était aussi pervers que génial. Une preuve éclatante que la réalité dépasse parfois la fiction !

Gérald LeBlanc



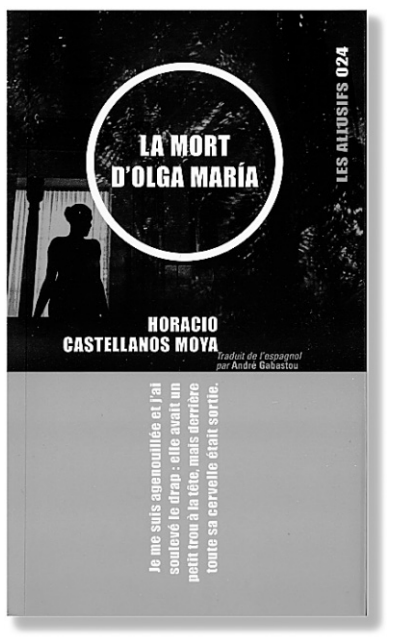
ROMAN

★★★★

LES CARNETS DE CORA
Louise Lacoursière
Libre Expression, 680 pages

Le troisième roman de la saga d'Anne Stillman nous présente Cora Urquhart Potter, la mère d'Anne qui, tout au long de sa vie, s'est confiée à son journal intime, d'où le titre : *Les Carnets de Cora*. Et disons-le tout de suite, c'est le meilleur tome de la trilogie. Louise Lacoursière semble enfin avoir jeté un pont entre les rives qui séparaient trop souvent l'historienne et la romancière. On retrouve ici Anne Stillman vers la fin de sa vie, puis très subtilement l'auteure éclipse graduellement son héroïne des deux précédents ouvrages pour faire place à une femme hors du commun et nous transporter en plein 19e siècle, en Louisiane où Cora a vécu une partie de sa jeunesse, puis à New York, Paris et Londres, où l'on rencontrera ces personnages mythiques de la littérature, du théâtre et de la politique qu'étaient Alexandre Dumas fils, Sarah Bernhardt, Oscar Wilde ou Édouard VII.

Mario Dufresne, collaboration spéciale



ROMAN

★★★★

LA MORT D'OLGA MARIA
Horacio Castellanos Moya
Les Allusifs, 164 pages

Ce tout petit roman est un bijou, un bonbon acidulé, un haletant tour de montagnes russes. Quelque part en Amérique latine (au Salvador ?), une bourgeoise réactionnaire et hystérique raconte à une copine, dans un long et délirant monologue, ses états d'âme, ses soupçons et ses craintes à la suite du meurtre de sa meilleure amie, assassinée d'un coup de revolver par un inconnu. À travers cette folle logorrhée, l'auteur parvient à raconter une enquête policière qui se complique à mesure que s'emmêlent les ficelles politiques et les intrigues amoureuses, à brosser de la bourgeoisie un portrait d'une féroce ironie et à dépeindre la chute de la narratrice dans un délire paranoïaque de plus en plus dévastateur. On passe en quelques heures à travers ce dense et réjouissant petit bouquin, qu'on a aussitôt envie de relire.

Fabienne Couturier



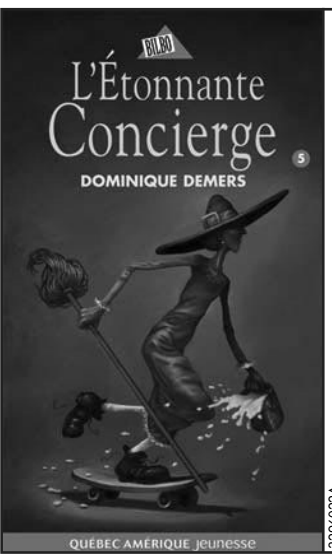
HUMOUR

★★½

LES TRIBULATIONS D'UNE JEUNE DIVORCÉE
Agnès Abécassis
Fleuve Noir, 306 pages

Les célibataires à cheval sur la vingtaine et la trentaine ont les journaux de Bridget Jones et autres *Soutien-gorge rose et veston noir* pour se tenir compagnie. Les adolescentes peuvent scruter à la loupe les états d'âme de Georgia Nicholson. Les *wonder-women* pourvues d'un mari et d'enfants se reconnaissent dans les pages de *Je me demande comment elle fait*. Il manquait une jeune divorcée dans le paysage. Agnès Abécassis remédie à cela avec *Les Tribulations d'une jeune divorcée*. Un livre sympathique, qui suit à la lettre la recette du genre : portrait de la dame et de son entourage (en particulier de l'ex), échanges avec les copines (lors de soupers ou par courriel), rendez-vous « arrangés » par les amis bien intentionnés, etc. Ça ne révolutionne rien mais ça permettra à certaine de se comparer — donc, de se consoler !

Sonia Sarfati



3296022A

LE CLUB DE LECTURE LA PRESSE

Rencontre autour du livre jeunesse du mois…



Dominique Demers

Jean Fugère rencontre

Dominique Demers te dira tout ce que tu veux savoir sur Mademoiselle Charlotte et sa nouvelle vie de concierge.

Après la rencontre, il y aura une séance de dédicace.

Le dimanche 6 mars chez Renaud-Bray, succursale Champigny
4380, rue St-Denis. Métro Mont-Royal.

Dès 14 h

C'est un rendez-vous, dimanche prochain.



Librairie Renaud-Bray www.renaud-bray.com
Livres • Musique • Films • Cadeaux • Jeux

LA PRESSE cyberpresse.ca

QUÉBEC AMÉRIQUE jeunesse

LECTURES

L'*Ijtihad* ou penser librement

LE CLUB DE LECTURE LA PRESSE



JEAN FUGÈRE
COLLABORATION SPÉCIALE

Irshad Manji est du genre à polariser les opinions. Dans le lot des courriels reçus au Club de lecture, pas un seul musulman déclaré qui lui soit favorable : « En tant que musulman, je me désolidarise totalement de l'attitude victimisante et pseudo-héroïque de l'auteure. » — Salah Basalamah.

La majorité, des femmes surtout, se porte néanmoins à sa défense, admire et rend hommage : « Manji est brillante, terriblement intelligente, douée d'un humour décapant et se sert de son immense talent pour nous donner plus d'humanité. » — Christiane Dubreuil.

Assurément, le personnage plaît plus que ses propos. Comme le docteur Amir Kadir l'avait fait dans nos pages — ce qui a suscité de virulentes répliques —, on reproche à Irshad Manji son manque de rigueur, sa mauvaise foi, voire son arrogance.

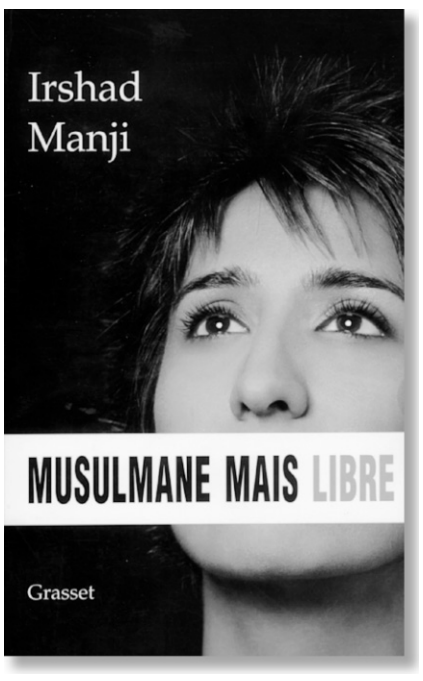
« Cette journaliste ne possède d'ailleurs pas la connaissance, la formation ni les qualifications nécessaires pour ce faire (...) Le regard condescendant de I. Manji ne rend absolument pas justice à toutes ces musulmanes qui se battent courageusement contre toutes les injustices pour se faire une place dans les sociétés peu égalitaires. » — Ines B.R.

Curieusement, très souvent, c'est le Coran, autant sinon plus que l'auteure, qui est pris à partie. Normand Rousseau, qui a enseigné cinq ans au Maroc et a visité plusieurs pays musulmans écrit : « Je suis déçu que Mme Manji n'ait pas eu le courage de dénoncer le Coran lui-même. Le discours des musulmans actuellement a le défaut de dire que le Coran est parfait, mais que ce sont les extrémistes, fondamentalistes qui déforment son message. C'est faux. (...) Le Coran recommande de tuer les infidèles, de faire la guerre sainte, de frapper les femmes, de réduire en esclavage. C'est donc un livre profondément immoral. »

Notre livre du mois aura donc suscité des réactions extrêmement contrastées. Comme en a témoigné aussi notre débat-rencontre chez Renaud-Bray-Champigny, dimanche dernier, devant plus de 200 personnes.

De toute évidence, c'est le sort que l'islam et surtout l'islamisme réservent aux femmes qui exacerbe le plus nos sensibilités. Port du voile, lapidation, répudiation, polygamie, spoliation d'héritage, tout cela est vécu comme autant de dérogations à notre Charte des droits et libertés, individuelles et collectives. « Existe-t-il une religion qui ait jamais bien traité les femmes ? » demandait Richard Martineau. Cinq ou six femmes voilées sont venues témoigner de leur foi et répondre à la colère de notre paneliste, l'humoriste Nabila Ben Youssef qui réclamait le droit, en 2005, d'être belle et de le montrer.

« Le regard condescendant de I. Manji ne rend absolument pas justice à toutes ces musulmanes qui se battent courageusement contre toutes les injustices pour se faire une place dans les sociétés peu égalitaires. »



Denis Beaulé, qui se livre dans son courriel à une analyse poussée du livre, écrit : « La libération musulmane sera féminine ou ne sera point. » De toute évidence, au dire d'Irshad Manji elle-même, beaucoup des principaux enjeux se situent sur ce terrain. Et c'est du côté de l'Ijtihad — la tradition de la pensée musulmane libre, indépendante — qu'il faut se tourner, car l'espoir y pointe. « Souhaitons que certains aient le courage de remettre les choses en question et de rebâtir leur maison. Au besoin, nous sommes prêts à leur donner un coup de main pour monter les murs ! » écrit Evelyne Gauthier, notre gagnante du mois de février, qui recevra un bon d'achat de 200 $ en livres chez Renaud-Bray. Lisez sa lettre sur **cyberpresse.ca/lectures** à la rubrique Forum. Toutes vos lettres devraient aussi s'y trouver.

CURIOSITÉ

La dure école de la voix

JOCELYNE LEPAGE

« J'ai suivi mon régime vocal comme une maniaque et j'y ai pris plaisir. Je commençais par des inspirations et des élongations, des torsions du cou. Puis je réchauffais ma voix, je prenais une note et je la tenais le plus longtemps possible, sans forcer jusqu'au bout de mon souffle. Je faisais voyager ma voix dans mon corps, voix de tête, voix du nez, voix de gorge, voix du ventre. Je pensais à des couleurs et des textures que j'essayais de traduire dans ma voix. Je poussais en crescendo des séries de sons, en appuyant de plus en plus fort sur chaque note, en changeant de rythme et de tonalité. Et je recommençais interminablement en continuant d'y mettre du coeur, de la passion : c'est ça le secret. »

— Céline Dion

Céline Dion est la plus célèbre des chanteurs et chanteuses dont on trouve les témoignages dans un ouvrage intitulé *Chanter de tout son corps*, qui arrive en librairie cette semaine. Les autres ne sont pas pour autant dépourvus de voix : Bruno Pelletier, Luce Dufault, Marie-Michèle DesRosiers, Laurence Jalbert, Nanette Workman, Daniel Lavoie, Lulu Hughes, Ariane Moffatt...

Cet ouvrage sérieux et savant, comptant de nombreuses illustrations scientifiques de même que quelques photos de la gorge qui donnent le vertige, est l'oeuvre de l'oto-rhino-laryngologiste réputée, Françoise Chagnon, et du professeur de chant très connue dans le milieu, Johanne Raby, qui est aussi professeur de gymnastique vocale pour *Star Académie*.

Le livre s'adresse, paraît-il, à tous ces jeunes qui rêvent de devenir chanteurs et chanteuses populaires ou de jazz et qui s'égosillent en croyant que plus on crie, meilleur on est. Ils finissent par s'abîmer la voix, un instrument fort complexe qui demande la participation du reste du corps pour être à son mieux.



Mais ce sont les témoignages, sans doute, qui toucheront les lecteurs. On y découvre des artistes qui parlent avec attendrissement de leur voix, des voyages à l'intérieur du corps qu'elle leur permet de faire, des soins qu'ils lui apportent, des exercices qu'ils lui font faire et de la découverte d'eux-mêmes qu'elle leur permet de réaliser. Quant à l'ouvrage lui-même — très instructif — il semble promis à un avenir de manuel scolaire pour les écoles de chant comme celle qu'a fondée Mme Raby elle-même, mais il intéressera sûrement tous les professionnels de la chanson.

Le livre sera d'ailleurs lancé comme on lance un disque, mardi, au cours d'un gros *party* de vedettes au Lion d'or.

CHANTER DE TOUT SON CORPS
Dre Françoise Chagnon et Johanne Raby
Ed. Berger, 189 pages

Collection Folio

Contre la télé, pour le livre

SONIA SARFATI

On ne pourra pas accuser Gallimard de manquer d'originalité dans la campagne québécoise destinée à faire la promotion de la collection Folio — ce, au détriment de la télévision : à partir de demain, jusqu'au 31 août, toute personne qui achètera deux titres des collections Folio se verra remettre une trousse de décrochage télévisuel inspirée par les programmes utilisés pour aider les gens à cesser de fumer.

À l'intérieur de l'enveloppe frappée du sceau « Un Folio lu, une émission stupide pas vue », le mode d'emploi du programme, un livre de la collection Folio 2 euros, un parasite autocollant à coller sur l'écran de la télévision, un signet de lecture qui permet de calculer le nombre de jours d'abstinence télévisuelle et Télé-Stop, un délirant « magazine horaire des lecteurs » inspiré des horaires télé.

On y trouve la programmation complète de neuf canaux « littéraires » permettant un choix éclairé de lecture. Quelques exemples : Folio, pour les grands auteurs de la littérature mondiale ; BonheurMax, pour les histoires d'amour ; AcnéTélé, pour ceux qui ne veulent rien savoir des lectures suggérées par les parents ; CrocTV, pour des récits conçus pour les enfants de 5 à 10 ans ; Vu mais pas lu, pour des romans qui ont « subi » une adaptation cinématographique ou télévisuelle.

Le résultat est original, vendeur aussi (c'est le but). Mais également très drôle à... lire. Le décrochage commencerait-il là ?



Bande dessinée

★★★

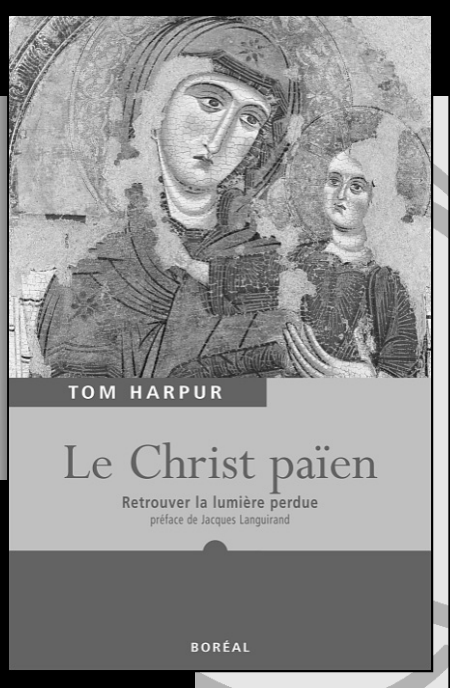
LES DÉJANTÉES 4
Maïtena
Éditions Metailié, 51 pages



Tu as l'âge de ta mère quand elle t'a eue ? Pire, tu es déjà mère et tu sens ta jeunesse fichue ? Les *squeegies* t'appellent madame et ça te fait mal ? Tu te sens si éternellement jeune dans un corps si inéluctablement vieillissant ? Chérie, va donc lire un peu de Maïtena. C'est du tonifiant. Maïtena, déjà mère et déjà moins jeune que toi, est cette populaire cartooniste argentine qui s'amuse à dépeindre en gros traits, et en fines farces, le monde mystérieux des jeunes femmes adultes, qui reluquent les autres mecs, qui tâchent péniblement de suivre les diktats de la mode, qui guettent la culotte de cheval et la cellulite et qui se demandent à chaque instant « Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? » Le quatrième album de la série « Les Déjantées » vient de paraître aux éditions Metailié. Jolie madame, achète ça. Fais-le lire à ton beau, il en apprendra sur toi. « Oui, on craque pour Maïtena », écrirait-on dans *Elle Québec*.

— Aleksi K. Lepage, collaboration spéciale

CONSEILS D'ADMINISTRATION
LA PRESSE AFFAIRES.com

TOM HARPUR
Le Christ païen
Retrouver la lumière perdue
Un livre audacieux et original qui remonte aux racines du christianisme


Préface de Jacques Languirand
Traduit de l'anglais (Canada) par Michel Saint-Germain et Élise de Bellefeuille
Essai · 304 pages · 27,95 $
Boréal
www.editionsboreal.qc.ca
3297002A

Librairie Renaud-Bray
Un réseau de 25 librairies au Québec
Palmarès des ventes
14 au 20 février 2005

1	Roman	L'ÉVANGILE DE JIMMY	D. VAN CAUWELAERT	Albin Michel
2	Économ.	DANS LA JUNGLE DU PLACEMENT	JARISLOWSKI / TOOMEY	Transcontinental
3	Polar	DA VINCI CODE ♥	D. BROWN	JC Lattès
4	Religion	LE CHRIST PAÏEN ♥	T. HARPUR	Boréal
5	Cuis. Qc	À LA DI STASIO ♥	J. DI STASIO	Flammarion Qc
6	Essai Qc	ACHETER C'EST VOTER : Le cas du café	L. WARIDEL	Écosociété
7	Fant. Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 6 - Le journal d'Onyx	A. ROBILLARD	de Mortagne
8	Essai Qc	PERVERSE CITÉ	P. MARTINEAU	les Intouchables
9	Essai	MUSULMANE MAIS LIBRE	I. MANJI	Grasset
10	Litt. Qc	PAR UN SI BEAU MATIN	D. MONETTE	Logiques
11	Biogr. Qc	OTAGES	C. POIRIER	Stanké
12	Biogr. Qc	MA VIE EN TROIS ACTES ♥	J. BERTRAND	Libre Expression
13	Litt. Qc	SOUTIEN-GORGE ROSE ET VESTON NOIR ♥	R. GERMAIN	Libre Expression
14	Essai Qc	TOUT LE MONDE DEHORS ! ♥	Y. THÉRIAULT	Libre Expression
15	Polar	LES SECRETS DU CODE DA VINCI	D. BURSTEIN	les Intouchables
16	Roman	À BON PORT	D. STEEL	Presses de la Cité
17	Roman	L'OMBRE DU VENT ♥	C. RUIZ ZAFON	Grasset
18	Cuis. Qc	LES CONSEILS SANTÉ D'ISABELLE	I. HUOT	Publistar
19	Biogr. Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE ♥	R. DALLAIRE	Libre Expression
20	Guide Qc	GUIDE DES RESTOS VOIR 2005	COLLECTIF	Voir
21	Litt. Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc
22	Roman	UN PEDIGREE ♥	P. MODIANO	Gallimard
23	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT ♥	A. GAVALDA	Dilettante

NOUVEAU !

- ***Meurtres à Séville*** ♥ de Robert Wilson, éd. Robert Laffont
- ***Un risque calculé*** de Katherine Neville, éd. le cherche midi
- ***Neretva*** de Aline Apostolska, éd. Québec Amérique
- ***Lucky*** ♥ de Alice Sebold, éd. Nil

24	Litt. Qc	NIKOLSKI ♥	N. DICKNER	Alto
25	Litt. Qc	LES AVENTURES D'INDIA JONES	I. DESJARDINS	les Intouchables
26	Éducat.	PALMARÈS DES CARRIÈRES 2005	COLLECTIF	Septembre
27	Litt. Qc	MAMAN LAST CALL	N. PETROWSKI	Boréal
28	B.D.	ALBUM SPIROU, t. 279	COLLECTIF	Dupuis
29	Polar	L'ENGRENAGE 9,95 $	J. GRISHAM	Robert Laffont
30	Fant. Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 1, t. 2, t. 3, t. 4 et t. 5	A. ROBILLARD	de Mortagne
31	Polar	LA CONSPIRATION DES TÉNÈBRES ♥	T. ROSZAK	le cherche midi
32	Litt. Qc	CHARLES LE TÉMÉRAIRE, t. 1 - Un temps de chien ♥	Y. BEAUCHEMIN	Fides
33	Spiritual.	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane
34	Ésotér. Qc	ON NE MEURT PAS !	F. GAUTHIER	Libre Expression
35	Polar	LE CODE DA VINCI DÉCRYPTÉ	S. COX	Pré-aux-clercs
36	Polar	THE DA VINCI CODE ♥	D. BROWN	Doubleday
37	Psycho.	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
38	Psycho.	GUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont
39	Cuis. Qc	LE GUIDE DU VIN 2005 ♥	M. PHANEUF	L'Homme
40	B.D.	CALVIN & HOBBES, t. 24 - Cette fois, c'est fini ! ♥	B. WATTERSON	Hors Collection
41	Essai	LA FACE CACHÉE DU 11 SEPTEMBRE	É. LAURENT	Plon
42	Litt. Qc	LADY CARTIER ♥	M. LACHANCE	Québec Amérique
43	Éducat.	LES CARRIÈRES D'AVENIR 2005	COLLECTIF	Jobboom
44	Commu.	Il NE FAUT PAS TOUJOURS CROIRE LES JOURNALISTES ♥	M. CARDINAL	Bayard
45	Psycho.	NOTRE CORPS NE MENT JAMAIS ♥	A. MILLER	Flammarion

♥ : Coup de Cœur RB ▬ : Nouvelle entrée

3283092A

Cette semaine **Renaud-Bray** a vendu 19 745 titres différents.

Pour commander : ☎ (514) 342-2815 www.renaud-bray.com

LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE

ENCORE PLUS QUE DU TALENT, DE L'INTELLIGENCE, MÊME DU GÉNIE, L'EXCELLENCE NAÎT DE L'EFFORT

Francis Leclerc

Il aime se faire raconter toutes les histoires, même celles à dormir debout. Il est bon public. Au cours d'une époque pas si lointaine (celle de son adolescence), il a vu autant de films qu'il était possible d'en voir sans se brûler les yeux. Il écrivait beaucoup aussi et envisageait de devenir journaliste. Mais, petit à petit, la culture cinématographique a fait son oeuvre. Francis Leclerc a dès lors choisi le cinéma, au grand dam de sa mère, qui le voyait déjà médecin. Ce fut un bon choix.



PHOTO IVANOH DEMERS, *LA PRESSE* ©

« Je suis un peu un chroniqueur de notre temps. Je me réserve le droit de montrer autre chose que le plat quotidien. Une culture vivante donne un peuple vivant, en santé. »

ANNE RICHER

Son film *Mémoires affectives* a remporté quatre prix Jutra la semaine dernière, dont celui de la meilleure réalisation. « Pour un film singulier qui ne se répétera pas », dit-il. À 34 ans, c'est déjà une consécration lourde de conséquences qui lui donnera la volonté de continuer à se dépasser, « à faire le prochain film meilleur que le dernier, à surprendre ».

La Presse reconnaît son immense talent en le consacrant Personnalité de la semaine.

Le fils de...

« Je tiens à ce que vous sachiez que mon père était pourri en photo. » Voilà qui « rend à César » ce qui lui revient de droit ô en l'occurrence à la mère de Francis, et non pas à Félix Leclerc, pour une fois. Se retrouver dans le sillage d'un mythe n'a pas toujours été facile à porter. « Mais maintenant que j'ai une reconnaissance pour mes propres affaires, ça va mieux. »

Il a conservé des éclats impressionnistes de l'énergie de son enfance, de sa famille marginale, d'une éducation pas comme les autres. Ça chantait, ça veillait tard. « La mémoire revient de bien des manières; à Paris à 5 ans, l'odeur des pavés mouillés. Une nuit, en plein Vieux-Québec, j'ai eu un *flash back* de cette odeur. »

Le réalisateur d'aujourd'hui se redécouvre aussi rassembleur qu'il l'était à 12 ans comme chef de son équipe de baseball. « Quand on fait un film, l'équipe doit avoir confiance en toi, et l'atmosphère qui règne sur le plateau vient essentiellement du réalisateur. » Un gars actif, de bande, qui aime avant tout le plaisir de travailler en équipe, celui d'avancer ensemble. Un gars contemplatif, qui peut passer trois ou quatre jours sans parler à personne. « Je suis un inquiet. Pas un angoissé, mais j'aime bien les angoissés », dit-il en riant.

Le roi Léo

Avec la reconnaissance accordée à son film, il vient de voir la lumière au bout du tunnel, la fin de 10 années de combats, pour se faire comprendre surtout. « C'est épuisant, cette bataille. » Surtout, précise-t-il, contre le nivellement par le bas, toujours vive chez ceux qui ne voient que le gain.

Un artiste a besoin d'avoir les coudées franches. Les trophées apportent la notoriété, mais surtout la liberté de création, si fragile, si émouvante. « Mais quand on crée, on se sent vivant. »

La vie de tous les jours prend d'autres aspects, quelquefois même ludiques. Il aime pelleter, patiner vêtu d'un chandail de hockey des années 70, jouer dehors. Il aimerait peut-être un jour se retrouver assis sur une banquise dans le Grand Nord. Huit mois d'obscurité ne lui font pas peur. Ni la crise d'asthme qui le menacerait dans de telles conditions. Ce qu'il craint, par ailleurs, c'est ce qui pourrait arriver à ceux qu'il aime. Un petit bobo et il imagine les pires scénarios. « Oui, je suis père poule », confie-t-il sans fausse honte.

Léo, son fils de 4 ans, a changé sa vision du monde. « J'ai développé ma sensibilité face aux enfants, je n'ai plus peur d'eux. Je les trouve même parfois plus intelligents que bien des adultes. »

Écrire un scénario est la partie difficile à réaliser. « T'es tout seul dans ton monde. » Sa mission? Susciter des réactions, des émotions. « Je suis un peu un chroniqueur de notre temps. Et je ne me sens à l'aise dans aucune catégorie. Je me réserve le droit de raconter, de peindre autrement une autre facette de la vie, de montrer autre chose que le plat quotidien. Une culture vivante donne un peuple vivant, en santé. »

QUE PENSEZ-VOUS DE LA TÉLÉ?
Elle est nulle. Avec parfois des rayons de lumière.

VOUS SENTEZ-VOUS EN COMPÉTITION?
J'admire facilement et je n'ai pas peur de dire aux gens qu'ils sont bons.

POURQUOI N'AVEZ-VOUS PAS SOURI AUX JUTRA, LORSQU'ON A ANNONCÉ QUE VOUS GAGNIEZ?
Je suis réservé. J'ai vraiment été très surpris de gagner. Content pour le film et pour l'équipe mais, en même temps (car je suis orgueilleux), je réfléchissais à ce que j'allais dire sur scène.

COMMENT TRAVAILLEZ-VOUS UN FILM?
Il faut se laisser porter par son instinct et, comme réalisateur, ne pas toujours devoir s'expliquer. Instaurer la confiance.

LOTO QUÉBEC
BANQUE NATIONALE
ALCAN
Hydro Québec

Retrouvez La personnalité de la semaine
La Presse/Radio-Canada demain matin



René Homier-Roy
C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN
du lundi au vendredi
de 5h à 9h
95,1 FM Première Chaîne Radio-Canada

Michel Viens
MATIN EXPRESS
du lundi au vendredi
de 6h à 10h
RDI



3244848A
3244127